

Historicité, scientificité et didacticité du discours d'information médiatique ? La construction du récit commémoratif dans la presse magazine

Bertrand CABEDOCHÉ

Université Rennes 2
b.cabedoche@wanadoo.fr

Directeur des études européennes à Saint-Antony de l'Université d'Oxford, chercheur à Standford et journaliste, Timothy Garton Ash¹ assure que les journalistes écrivent la première version de l'Histoire. Constatant que « *de plus en plus de chercheurs croient ce qu'ils lisent dans les journaux* »², l'auteur positionne son propre travail comme une entreprise en réhabilitation réciproque des deux univers professionnels, et se dit attaché à mettre fin à l'absurdité d'une supposée guerre froide, qui opposerait d'une part journalistes et d'autre part chercheurs. Il est vrai, les critiques ont pu être radicales de part et d'autre.

Denis Ruellan parlait encore en 1997 d'une « *méfiance tenace et réciproque, fondée sur la méconnaissance et les a priori* »³. On avait ainsi retenu chez les journalistes la crainte de théoriciens d'autant plus critiques qu'ils n'avaient jamais fait l'apprentissage de l'écriture de presse⁴, ou identifié dans les réserves à l'encontre des démarches de conceptualisation des pratiques médiatiques la supplique désespérée de promoteurs d'une liberté publique déjà suffisamment malmenée pour qu'on n'y ajoutât pas le tir croisé d'intellectuels irresponsables⁵, quand le discours de clôture⁶ n'exhibait pas la référence intimidante au respect de la mémoire des malheureuses victimes de l'exercice de la profession⁷. De leur côté, les chercheurs ont depuis longtemps montré leur aversion envers les dispositifs mis en scène par leurs interlocuteurs lorsqu'il s'agit de développer un

discours d'information médiatique⁸. Le thème de la « trahison » a souvent été évoqué s'agissant de la problématique de la vulgarisation de l'information scientifique et technique⁹.

Il est vrai également, pour aller dans le sens de Timothy Garton Ash, que certaines recherches plus récentes ont montré que des rapprochements étaient possibles. Parallèlement à l'autocritique de certains journalistes, des chercheurs ont pu souhaiter dépasser les limites d'approches structuralistes par trop embuées et rejeter la langue de bois « imposée par la vulgate structuralo-marxiste »¹⁰. Certains ont ainsi travaillé à mieux comprendre les contraintes du journalisme¹¹. D'autres ont envisagé une possible médiation¹². Et d'autres encore ont même pu appeler directement à une confrontation amicale entre chercheurs et journalistes, ces derniers ayant dépassé le stade de la disqualification des premiers en super juges normatifs¹³.

L'objet du présent article ne vise pas à sacrifier à ce que Freud nommait « *le narcissisme des différences mineures* », que pourfend d'ailleurs Timothy Garton Ash. Mais il nous semble dangereux que, sous prétexte d'une meilleure prise en compte des pratiques du journalisme, on en vienne à confondre les deux niveaux de construction des discours : discours d'information médiatique d'une part, et discours scientifique d'autre part. Or, certaines reprises – sans doute trop rapides – des propos de l'auteur dans les médias peuvent y inviter. Ainsi, fidèle semble-t-il à une tradition positiviste et, en cela, éloigné des post-modernistes comme il s'autopositionne, l'auteur semble désigner une frontière nette entre d'un côté la Littérature, et de l'autre, l'Histoire et le Journalisme, celle qui sépare la Vérité et le Mensonge, la fiction et la non-fiction¹⁴.

Le rêve a ainsi été fréquent d'espérer pouvoir qualifier les organes d'information médiatique d'instance d'inculcation du savoir, qui permettraient aux côtés des producteurs de discours scientifiques de rendre le monde intelligible. Il a pu ainsi être espéré atteindre cet instant magique d'une confusion parfaite du discours scientifique et du discours d'information médiatique sur la science, stade idéal de la fusion entre le producteur de connaissances scientifiques et l'agent d'altération porteur dans les médias de l'énoncé discursif savant. Il est tentant de poser ainsi la problématique. À l'origine du discours scientifique comme du discours d'information médiatique transparaît une même volonté d'information, laquelle rapidement et empiriquement définie consacre le fait de transmettre un savoir par celui qui le possède à l'aide d'un certain langage, à quelqu'un censé ne pas encore disposer de cette même connaissance.

Le vocabulaire aide à accueillir plus généreusement l'analogie : dans les deux formes de production de discours, on parle d'article, d'enquête, d'information, d'objectivité, de vérité, et lorsque l'objet du discours est le même (l'information scientifique), la question du public ne semble apparemment pas devoir se poser. Par voie de conséquence, l'hypothèse d'une altération – qui pourrait se présenter légitime – de l'énoncé discursif scientifique originel se présente déplacée, si ce n'est interroger jusqu'à quel niveau de vulgarisation il convient de consentir

La nature des supports susceptibles d'accueillir les deux types de discours n'offre pas davantage de base définitive de distinction, quand ce ne sont pas jusqu'aux auteurs qui parfois se confondent lorsque l'agent d'altération-vulgarisation de l'énoncé discursif dans les médias est le producteur-même de l'information scientifique¹⁵. Les plaidoyers d'auto-légitimation développés par les producteurs des discours d'information médiatique confortent l'angle de problématisation, l'une des fonctionnalités généralement mise en avant sacralise la vocation de dévoilement du caché. L'article de presse est facilement désigné par ses promoteurs comme un acte de conquête d'un réel ontologique, voire une manifestation de résistance contre les forces obscurantistes du pouvoir, et l'inéluçabilité de sa diffusion est souvent justifiée par la formule absolutoire : « *Le devoir d'information nous imposait de vous en parler.* »

Cette prétention peut cependant être contestée par ceux-là mêmes qui, producteurs de connaissances scientifiques, construisent eux aussi et en d'autres lieux un discours de savoir. La démonstration a déjà été menée, aboutissant généralement à rappeler le contexte de production des deux types de discours et leur rapport au temps. Au point qu'on a même pu interdire toute prétention à l'historicité du discours d'information médiatique, même s'il s'en donne l'allure, avec des formules comme « *le journaliste, historien de l'instant* ». Ainsi, lorsque Timothy Garton Ash désigne l'écriture journalistique comme « *la première version de l'histoire* », d'autres auteurs semblent quant à eux tenir à la distinction entre les deux niveaux de discours.

Pragmatiquement, les exigences de distanciation dans le temps, liées à la mise en perspective des problématiques, à l'élaboration des méthodologies de pensée, à la rigueur et à la minutie laborieuse du travail d'archives, enfin à la formalisation et à la validation de l'écrit sont incompatibles avec le commentaire quotidien ou hebdomadaire, voire mensuel de l'actualité¹⁶.

Hypothèses et corpus

Nous entendons prolonger la réflexion au-delà, c'est-à-dire rappeler que même lorsqu'il est consacré comme historique, l'événement pris en compte par le discours d'information médiatique ne peut toujours pas prétendre à l'historicité, alors que la temporalité d'écriture rejoindrait celle de l'historien. Autrement dit, ce qui ferait la différence essentielle entre la construction de l'article scientifique et celle de l'article médiatique n'est pas autant liée à la différence de temporalité dans le rapport de l'auteur à l'événement qu'on veut parfois bien le dire, mais à d'autres paramètres relatifs aux conditions de production, de construction et de réception du discours d'information médiatique. Certains auteurs l'ont déjà pressenti, parlant de création artificielle de l'urgence : « *On paraît croire que la course de vitesse est une particularité de l'information par elle-même, qu'on ne peut rien y faire ; ce faisant, on fait apparaître comme "naturelle" une contrainte en fait socialement déterminée* »¹⁷. Pour d'autres, « *l'urgence devient valeur marchande.* »¹⁸

Nous entendons également montrer que même lorsque son objet consacre une activité scientifique ou une actualité redéfinie par le discours scientifique, le discours d'information médiatique ne peut satisfaire à la scientificité. Et le temps n'y fait rien. À de très rares exceptions, son destinataire ne possède ni les outils de raisonnement, ni la terminologie, ni les connaissances que maîtrisent les membres de la communauté d'appartenance à laquelle s'adresse le discours scientifique. Pour l'auteur de ce dernier, l'enjeu principal réside dans la force argumentaire du contenu, comme si le destinataire était absent (encore que le sujet argumentant construit son discours démonstratif en supposant le savoir des pairs auxquels il s'adresse et que des stratégies d'énonciation peuvent parfois être élaborées pour forcer la conviction de comités scientifiques ou de comités de rédaction de revues scientifiques insuffisamment impartiaux¹⁹). Tandis que, fondamentalement, le discours d'information médiatique sur la science se déploie en fonction de l'instance-cible, c'est-à-dire l'instance interne visée²⁰.

Nous entendons enfin montrer que même s'il s'efforce parfois d'expliquer, le discours d'information médiatique ne peut prétendre fondamentalement à la didacticité du discours de vulgarisation scientifique. Il s'agira de rappeler cette dimension irréductible de la construction du discours d'information médiatique : non seulement le journaliste travaille en considérant d'abord la teneur supposée de savoir de son destinataire, mais il prend aussi en charge les mouvements supposés de l'affect de ce dernier, jusqu'à anticiper les motifs supposés

d'intérêt qui l'animent et les assumer jusqu'à parfois s'y inscrire. Certes, la propre information que produit le scientifique et qu'il diffuse dans les amphithéâtres et les revues spécialisées peut, à l'instar de l'information médiatique, être analysée comme le produit d'une énonciation²¹. Mais ce point commun ne doit pas autoriser pour autant l'amalgame, ni cautionner le médiacentrisme²². À la différence du discours scientifique, le discours d'information médiatique est constamment traversé à la fois par des visées de crédibilité et aussi par des visées de captation²³.

La délimitation de la problématique conditionne étroitement la définition du corpus de l'étude. Pour autoriser la comparaison et, par hypothèse, la distinction, l'idéal consiste à travailler sur un discours d'information médiatique dont les conditions d'élaboration se présentent les plus proches des conditions de production de l'article scientifique. Cette condition invite d'abord à focaliser l'attention sur l'écrit, univers par excellence du lisible, particulièrement performant dans les analyses et les commentaires, les récits et les montages de dossiers, bref dans tout ce qui permet l'approfondissement de l'information et sa mise en perspective.

De par la situation monolocutive d'échange et l'absence a priori du destinataire, l'énonciateur médiatique peut développer son argumentation en la pensant au préalable, et au besoin en la corrigeant. Parce que le journaliste de l'écrit ne peut faire coïncider temps de l'événement, temps de l'écriture, temps de production de l'information et temps de lecture²⁴, l'activité de conceptualisation y est a priori beaucoup plus analytique que dans les autres formes de médiatisation.

La problématique invite ensuite à interroger un dispositif particulier de l'écriture journalistique, celui du reportage, que Timothy Garton Ash lui-même accueille en tant que « *premier compte rendu du passé* ». Il est vrai, celui-là accueille l'enquête, a priori plus orientée vers une problématique et donc plus proche de l'événement commenté. Portant sur l'état d'un phénomène social qu'il tente d'expliquer, le reportage accueille en principe un point de vue distancié et global (principe d'objectivation). Il propose en même temps un questionnement sur le phénomène traité (principe d'intelligibilité).

La formule du magazine vise à réduire davantage encore la contrainte de la co-temporalité médiatique, liée à la référence centrale à l'actualité dans la construction du discours d'information médiatique et expliquant habituellement sa dimension éphémère et a-historique. Distinguant les temporalités des discours d'information médiatique, Éliséo Véron avait évoqué les magazines, et parmi eux, les mensuels, qui consacrent la distance maximale du discours d'information

médiatique par rapport à l'événement : « *Au-delà, il y a une (...) sorte de purgatoire où les événements attendent le moment de rentrer dans l'histoire .* »²⁵

Enfin, stade ultime de rapprochement des conditions temporelles de l'écriture, l'article de commémoration devrait autoriser la mise en perspective par sa dimension rituelle et la possibilité d'en anticiper la rédaction et ainsi d'intégrer les enseignements du discours scientifique. Il devrait ainsi ouvrir totalement l'article d'information médiatique à l'historicité, la scientificité et la didacticité.

Bref, ces conditions particulières de la collecte hors « actu » devraient le rapprocher fondamentalement de l'article d'information scientifique, une fois reconnue la légitimité de l'altération de l'énoncé discursif scientifique liée à l'acte de vulgarisation dans les médias. Le choix d'un événement programmé plutôt que factuel vise à privilégier le principe d'avènement, plutôt que celui de saillance. Or, même en ce cas, l'analogie reste impossible. Nous avons ainsi choisi de rappeler la nature profondément distincte entre article d'information médiatique et article historique en travaillant sur un corpus constitué par les reportages de la presse magazine française, commémoratifs de la catastrophe de Tchernobyl, à l'occasion de la fermeture du dernier réacteur de la centrale en décembre 2000²⁶.

Contrairement à ce que semble exprimer Timothy Garton Ash lorsqu'il distingue fiction d'une part, journalisme et travail de l'historien d'autre part, le récit de reconstitution emprunte aux structures du langage et aux conventions typiques de l'écriture romanesque. Au point qu'il nous faut parler d'effets de fictionnalisation. Ces formes d'emprunt s'expliquent par le fait que, fondamentalement, le récit de reconstitution reste mobilisé par la recherche d'effets de captation. De ce fait, le discours d'information médiatique s'éloigne d'une prétention exclusive à l'historicité, à la scientificité et à la didacticité, quand bien même au nom de la crédibilité, il travaille à se présenter le plus authentique possible.

Parallèlement, parce qu'au nom de la captation, le récit médiatique doit produire le plus d'effets dramatisants possibles, il se présente également beaucoup plus pluridimensionnel que l'énoncé discursif scientifique. Ainsi, le péri-récit produit par le discours d'information médiatique ne correspond pas systématiquement à une clôture du discours. Il se pourrait même que par sa diversité, il s'offre en facteur d'ouverture, voire d'émergence de nouveaux paradigmes en matière scientifique.

L'emprunt à la structuration de la fiction romanesque

Comme un journaliste, le scientifique s'attache à revendiquer une posture d'objectivation. Pour une majorité de journalistes, la référence à l'objectivité traduit au contraire une démarche positiviste et vise à révéler un « réel ontologique ». Dans cet esprit, la possibilité de dépasser la contemporanéité événement/production du discours avec l'article commémoratif devrait rapprocher – voire confondre – le résultat de l'activité médiatique du discours du producteur de connaissances scientifiques, entendu comme référence absolue, non soumise à débat. Premier obstacle à cette croyance normative : au moins en ce qui concerne les sciences sociales, il convient de parler de savoir non cumulable.

Le principe d'explication universelle, qui prévaut lorsque la discipline scientifique se situe sur le terrain de la production, ne tient plus s'agissant des sciences humaines et sociales qui se situent sur le terrain de l'explication. Les énoncés premiers n'y disparaissent jamais, le principe d'explication n'épuise jamais la signification de l'objet. Il convient donc de renoncer à la clôture explicative qu'autorisent les sciences de l'ingénieur²⁷. Cette différence de perception explique sans doute que tandis que l'analyse historique, inscrite dans une temporalité élastique, revisite les concepts, rediscute les analyses, reprecise les terminologies et, finalement, superpose les énoncés, le récit médiatique semble ne pas profiter du changement de temporalité qu'autorise l'article commémoratif par rapport à ses conditions traditionnelles d'écriture. Certes, comme en histoire, l'énoncé n'y meurt pas. Mais ce résultat peut provenir de ce que l'énoncé n'y vit pas et non de ce que les énoncés se superposent. Le discours d'information médiatique peut en effet achever de figer les récurrences linguistiques, avec une unanimité inhabituelle. Notre travail nous a ainsi permis de constater, comme l'avait déjà fait Éliséo Véron, qu'au sein du flot constitutif du discours de l'information médiatique, certains mots, certains fragments de phrases finissent par se figer et se reproduisent dans la durée et dans la plupart des copies²⁸.

L'analyse taxinomique révèle ainsi une récurrence des références au bonheur antérieur, à l'irresponsabilité absolue et au cynisme de tous les représentants des autorités, à la dominante systématiquement grise des descriptions post-événement, à la faillite absolue du modèle soviétique, à la lente agonie des victimes, nécessairement toujours plus nombreuses, comme les troubles généreusement attribués à l'accident de la centrale²⁹. La redondance crée la connotation³⁰. Le vocabulaire se fige encore autour des références au monstre pour désigner la centrale³¹ ; la description s'arrête sur l'incontournable enfant, victime

innocente³² ; le lexique accueille systématiquement le terme « champignon », symbole subliminal et scientifiquement discutable du lien entre nucléaire civil et nucléaire militaire³³ ; les conclusions font inévitablement état des territoires condamnés pour des milliers d'années (voire davantage).

Le nombre réduit des options, résultat du script invisible commun

Le constat confirmerait cette idée qu'avaient déjà énoncée Bernard Delforce et Jacques Noyer : lorsque la thématique est déjà socialement admise, ou lorsque le discours social est interpellé par un type d'occurrence-événement (catastrophe, manifestation, crime, etc.), le nombre des options discursives possibles est finalement limité³⁴. Michèle Gabay fait quant à elle état d'analyses de contenu qui, au début des années 1980, avaient mis en évidence une analogie des termes utilisés dans la presse généraliste pour relater les événements liés respectivement au cancer et au sida³⁵. Mais Delforce et Noyer s'étaient aussi arrêtés à considérer que c'est surtout dans les situations de mobilisation d'urgence des moyens de couverture médiatique que l'on peut relever ces régularités du mode d'appréhension³⁶. Or, nous le constatons, le changement de temporalité ne fait pas pour autant disparaître ces effets de co-occurrence. La situation d'urgence n'y est pour rien.

Une démarche constructiviste aide à éclairer le phénomène : le journaliste ne crée pas dans un désert de sens. Quelle que soit sa temporalité, le discours d'information médiatique a besoin de plusieurs autres discours, susceptibles de l'aider à donner du sens dans des versions socialement acceptables³⁷. Parmi ces discours sociaux disponibles, les développements déroulés en parallèle par les collègues peuvent être les bienvenus³⁸. Alors, nous pouvons parler d'une approche journalique au sens où, en tant que système de signes, la construction du discours d'information médiatique est révélatrice de pratiques et de discours codifiables en matrices formelles³⁹.

Nous l'avons évoqué, la revue de presse est un exercice initial et rituel dans la profession. Par ailleurs, les profils de formation – même s'ils sont multiples – peuvent avoir forgé quelques modes d'écriture dominants à partir de la notoriété des stars du journalisme⁴⁰. C'est ainsi qu'on a pu parler de phénomènes d'autocontrôle des médias, les journalistes s'observant les uns les autres, et de l'émergence de « *noyaux de sens cristallisés* »⁴¹. Bernard Delforce montre bien dès lors la difficulté de limiter l'analyse à l'étude de cas spécifiques, que leurs différences

opposent aux autres. C'est ainsi que ce qu'on appelle « savoir-faire » chez l'enquêteur du discours d'information médiatique a pu aussi être défini comme « *l'art de construire instantanément un reportage conforme, c'est-à-dire un produit similaire... (à celui de la concurrence)* »⁴². Il a ainsi été évoqué, notamment pour la télévision, le principe d'une « loi » au terme de laquelle la concurrence favoriserait « *non seulement l'uniformité de l'offre, mais aussi aussi l'uniformité de la forme et de la qualité de cette offre* »⁴³. Grégory Derville étend la réflexion à l'ensemble des médias, non que le journaliste agisse par paresse, mais « *pour se prémunir contre une accusation d'incompétence très coûteuse en termes de crédibilité professionnelle* »⁴⁴. Éliséo Véron explique cette construction de l'événement à partir d'une illusion de la représentation en vigueur chez les journalistes, et dont l'axe fondamental reste la sacro-sainte objectivité⁴⁵. Pierre Bourdieu avait lui aussi fait référence à cette construction a priori du discours d'information médiatique, en fonction d'une logique non écrite, le script invisible commun : « *L'univers journalistique est ce que j'appelle un champ relativement autonome, c'est-à-dire un espace de jeu où les gens jouent selon des règles particulières, ou plus exactement des régularités spécifiques différentes par exemple du champ scientifique.* »⁴⁶

La fictionnalisation du discours

Le reporter doit donner à comprendre, même si les données de base se dérobent. Le cas de figure se présente lorsque le définisseur primaire⁴⁷ interpellé ne veut, ou ne peut se livrer. Éliséo Véron avait alors déjà parlé d'effets de fictionnalisation à l'œuvre dans le discours d'information médiatique. Et précisément pas plus que l'accident de Three Mile Island qu'avait étudié l'auteur, celui de Tchernobyl ne se laisse aisément décrire, même avec le recul du temps et son caractère plus dramatique. La plupart des rescapés n'ont rien vu venir. Même l'évacuation ne s'était pas accompagnée de ces scènes de panique propres à provoquer l'émotion : elle s'était faite dans le calme. Quant aux premiers témoins sur les lieux, qui auraient pu décrire les choses, ils ne sont plus là au moment de l'événement commémoratif, ou leur témoignage est décevant pour rendre compte de l'impact réel de l'accident. Enfin l'énoncé du scientifique interrogé ne s'offre pas toujours suffisamment évocateur.

Le journaliste peut alors verser dans l'emphase verbale. L'évocation globale de « *l'horreur apocalyptique* » s'offre pour compenser l'absence de description détaillée des faits. Ainsi s'explique qu'au-delà des mots, être reporter et conteur d'histoires n'est pas nécessairement contradictoire. Au contraire, la narrativité constitue une caractéristique

importante du texte journalistique, comme le rappelle Marió Mesquita avec Gaye Tuchman⁴⁸. Et contrairement à ce que semble exprimer Timothy Garton Ash lorsque l'auteur distingue fiction d'une part, journalisme et travail de l'historien d'autre part, le récit de reconstitution mis en scène dans le reportage emprunte facilement aux structures du langage et aux conventions typiques de la fiction romanesque. La progression du récit, telle que nous l'avons identifiée dans les reportages commémoratifs de l'accident de Tchernobyl, y obéit⁴⁹.

Le récit de reconstitution, tel que nous l'avons analysé, contient un début, cet instant qui installe le narrateur dans une position d'omniscience, et travaille à créer et renforcer la complicité avec le lecteur : la figure linguistique du ralliement est ainsi systématiquement utilisée, œuvrant en principe à faciliter l'identification du lecteur au journaliste⁵⁰. Les développements suivants placent le lecteur au niveau de la conscience des personnages : on (re)voit avec eux, on (ré)entend avec eux, on (re)subit avec eux le drame de l'explosion du réacteur⁵¹. Ainsi, le souvenir du passé se présente-t-il profondément narrativisé, idéalisé. Le noyau sémique commun à partir des traits significatifs pour décrire l'avant-Tchernobyl permet d'identifier le sémème construit « bonheur parfait »⁵². Une véritable mythologie du conte de fées s'offre ainsi disponible pour le récit de commémoration des magazines, dont la très forte connotation se prolonge jusque dans les titres des reportages : « *Au pays de l'avenir irradié* ». Éliséo Véron avait déjà repéré cet avantage pour les hebdomadaires d'une temporalité plus longue dans la construction du discours d'information : « *L'hebdomadaire suscite une complicité qui fait appel à la culture de classe du lecteur : l'une des modalités le plus souvent utilisée consiste à fonder le titre principal sur la reprise d'une expression existant dans le champ culturel du lecteur.* »⁵³ La seule concession à la banalité, véritable sacre du quotidien, apparaît lorsque le destinataire est invité à s'attarder sur ces gestes, actions et objets de la vie ordinaire, ceux qui ne prennent toute leur importance que lorsqu'on les sait disparus, ou sursitaires⁵⁴.

Les tableaux de conclusion invitent le lecteur à déborder et à assumer la position de l'auteur, celui qui sait et nous dit ce que les personnages ne savent pas encore, ou partiellement⁵⁵ : la responsabilité totale et exclusive des autorités soviétiques de l'époque ; l'inéluctabilité de la décision de fermeture du dernier réacteur ; la dangerosité – relative ou absolue selon les titres – de l'exploitation du nucléaire, etc. Le reporter-héros démasque le mal, jusqu'au *happy end*, lorsqu'avec la fermeture du dernier réacteur de Tchernobyl en décembre 2000, les méchants sont punis par une société outragée.

Du rôle important de l'illustration

Le degré de visibilité constitue l'un des facteurs de l'émergence de l'événement journalistique ; quand il n'est pas vu, le fait peut difficilement être mis en exergue par les médias⁵⁶. Là réside l'une des explications qui font de la télévision aujourd'hui le média dominant autour duquel les autres médias construisent leur événement⁵⁷. C'est elle qui donne le « la », dénonçait Pierre Bourdieu⁵⁸. C'est elle qui justifie le rôle désormais consacré de l'image⁵⁹, et qui fait dire à certains auteurs qu'aujourd'hui, la presse écrite a tendance à copier la télévision, dans ses écrits, dans ses formats⁶⁰, alors que l'écrit avait longtemps eu une position forte. Ainsi, au moment de la reprise des essais atomiques à Mururoa en 1995, la « bataille médiatique » avait d'abord été gagnée par Greenpeace, qui avait su comprendre, avant les autorités rassemblées autour du Sirpa, l'importance d'être le fournisseur d'images auprès des journalistes. Les acteurs du nucléaire avaient su ensuite inverser la tendance en reprenant la démarche à leur profit⁶¹.

Et parce qu'ils tiennent à donner à voir, les journalistes se trouvent bien dépourvus quand justement, il n'y a rien à voir, ou peu. Déjà, au moment de l'accident de Tchernobyl en avril 1986, la presse s'était retrouvée bien démunie. « *Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, un accident de centrale nucléaire ne correspond en aucun cas à une explosion nucléaire* », écrivait-on alors pour justifier la dimension seulement suggestive du discours⁶². Et les suites de l'accident n'avaient même pas permis de compensation en termes d'effets visuels : « *Bien qu'on parle de nuage radioactif, il s'agit là d'une menace totalement invisible.* »⁶³ Marie-Noëlle Sicard avait déjà montré la vacuité des films diffusés sur les écrans télévisés au moment de la catastrophe de Tchernobyl⁶⁴. Quinze ans après, l'image manque toujours, élément que certaines convictions journalistiques aiment présenter définitivement probatoire⁶⁵, quand une approche constructiviste de l'information s'emploie à le relativiser⁶⁶.

Cet impératif de survisibilité événementielle perturbe la compréhension et l'interprétation de la crise technologique quand il ne peut être respecté⁶⁷. Cette condition explique que le reporter semble se précipiter dès qu'enfin l'image peut suggérer, à défaut de parler immédiatement : « *Contrairement à l'œil humain, le film a enregistré l'irradiation, des taches blanches se mouvant sur la pellicule.* » De ce fait, l'illustration joue un rôle identique à celui déjà reconnu dans le récit romanesque : l'image est très rarement métonymique⁶⁸. Elle se présente plutôt métaphorique⁶⁹. Elle a valeur d'icône, destinée à ancrer le texte et à meubler, plutôt que d'indice, destiné à témoigner⁷⁰.

En l'absence de visuel pris sur le vif, l'événement commémoratif s'y prête bien, le dessin peut caractériser une opportune « *surchauffe de la réalité* »⁷¹, dont on sait l'efficacité : « *Pour les publics, il devient plus sécurisant de vivre au rythme des illusions d'un présent surchauffé au contact d'une réalité brûlante qui ne s'arrête jamais que de prendre la réelle mesure et d'intérioriser un événement catastrophique.* »⁷² Enfin, les légendes percutantes des illustrations aident à démultiplier l'impact, jouant le rôle indiciel que la photographie aurait idéalement dû jouer, seule⁷³.

Mise en scène de personnages, variétés de l'homo biographicus

Même s'il peut paraître osé de procéder dans des domaines non fictionnels à de telles approches développées par les théories de la littérature et la sémiologie et contrairement à la frontière que semble vouloir établir Timothy Garton Ash, la création du personnage journalistique distingue fondamentalement le discours d'information médiatique du discours scientifique⁷⁴. Certes, le personnage journalistique représente une personne dotée d'une existence réelle : les victimes de Tchernobyl, les autorités locales, les sauveteurs, etc., existent. Mais le personnage n'est pas la personne, laquelle n'est en aucun cas réductible aux récits qui peuvent se faire à son sujet. Le personnage est nécessairement limité à quelques traits chargés, souvent une idée ou un trait unique, qui en font un personnage plat, tandis que la personne réelle constitue un personnage relief.

L'analyse des profils révèle alors une saillance différente selon le rôle à jouer. Ainsi, nous l'avons observé dans notre analyse, les données ne sont pas exploitées de manière identique pour construire les personnages selon que le reporter choisit de préciser la vie de famille, le statut professionnel ou le statut social. Les données liées à la vie de famille, aux détails de la vie quotidienne et aux ambitions professionnelles sont réservées à la construction du personnage-victime. Mimésis rudimentaire, l'écriture est alors condition nécessaire pour que les effets d'identification et de projection puissent jouer⁷⁵. Aujourd'hui encore – et notre travail conforte l'analyse de Marió Mesquita – les modalités de l'identification admirative – le héros-parfait – comme celles de l'identification cathartique – le héros-qui-souffre – se révèlent toujours aussi décisives dans l'espace public médiatisé⁷⁶.

Par contre, les données liées à la distinction professionnelle (expertise, déontologie, etc.) sont valorisées à côté de données plus intimes (émotions), pour construire le personnage-témoin à charge. L'adhésion à la démonstration passe par l'empathie avec le personnage.

Il faut alors parler de processus d'intimisation de la relation, important pour faciliter l'identification avec un personnage parfois intimidant et atteindre l'apparence de l'échange égal, équilibrant ainsi ce que Serge Moscovici appelle l'économie affective de la société⁷⁷.

Enfin, les données liées à la distinction sociale (responsabilité, titre) sont exhibées pour construire le personnage-coupable, vierge de tout autre trait. L'adhésion à la démonstration passe par l'expression sommaire de la décision – ou de la non-décision – que ne doit cannibaliser aucune autre information susceptible d'introduire une nuance affective perturbante⁷⁸. Ainsi, le personnage journalistique se présente-t-il bien comme élément structurant du récit. S'adressant aux imaginaires de ses destinataires, le journaliste peut ainsi transformer toute personne ou institution en héros : « *le pompier valeureux* »... ou en monstre : « *le dignitaire cynique* ».

Le discours d'information médiatique peut même créer de toutes pièces de nouveaux personnages. Il le fait par exemple en prêtant des intentions à des instances anonymes, ou collectives (« *La mentalité de l'Ukraine est morbide* »), ce que Patrick Charaudeau appelle l'action de psychologisation de l'explication des faits⁷⁹. Ce procédé manichéen et quelque peu simpliste (les bons, les méchants), ressort narratif de tout bon scénario hollywoodien, joue d'autant plus que le reporter semble confronté à l'incrédulité ou à l'indifférence de la société. Marc Hunter l'avait déjà noté : « (l'incapacité de la société) à admettre qu'il y a urgence et danger fait également partie de la structure romanesque... »⁸⁰

Le personnage peut enfin n'avoir plus aucun lien avec l'humain : un réacteur nucléaire se prête à merveille à la personnification, lui qui se présente avec un cœur, accueille des flux liquides et gazeux, de nature à dessiner un schéma de circulation sanguine et respiratoire, et qui est capable d'expulser un souffle puissant jusqu'à voir sa carcasse meurtrie, ensevelie au sein d'un sarcophage. Organisme vivant, le réacteur encore en service apparaît ainsi comme « *un ennemi pour l'homme* », animal froid, cruel, capable de réactions primaires ou être implacable, rusé et surnois, tueur en série.

La référence s'y prête d'autant plus que les réactions en chaîne consécutives à l'explosion du réacteur restent imprévisibles. Elle renvoie à un réflexe déjà reconnu aux relations d'événements catastrophiques dans les médias : les accidents peuvent y être facilement présentés comme étant hors de tout contrôle individuel ou social, les aspects humains pouvant disparaître pour céder tout pouvoir à des objets inanimés⁸¹. La personnification, symbole de cette autonomie inquiétante, renvoie au mythe du robot intelligent et devenu soudain incontrôlable.

Une construction du discours d'information médiatique mobilisée pour des effets de captation et de crédibilité

L'opportunité de conjugaison des temporalités peut légitimer l'historien à réclamer du diffuseur d'informations médiatiques commémoratives la même rigueur d'écriture que celle qu'il développe lui-même en tant que producteur de connaissances scientifiques. La relation entre producteurs de sens peut ainsi être analysée comme « *une guerre de positions perpétuelle* », pour reprendre l'expression utilisée par Philip Schlesinger⁸². Pareille exigence ainsi portée au niveau de la construction du discours d'information médiatique est vaine, car elle suppose faire l'impasse de ce qu'au nom de la captation, le producteur d'information médiatique doit produire le plus d'effets dramatisants possibles pour séduire son destinataire (l'instance-cible). C'est pourtant sur ce terrain notamment que s'est développée pour partie la méfiance du scientifique vis-à-vis des dispositifs d'énonciation médiatique.

Ainsi, même dans le discours d'information médiatique à vocation commémorative, l'historien des sciences de la matière et du vivant peut confondre l'usurpation sous toutes ses formes :

- le contre-sens, quand il ne s'agit pas d'une contre-vérité intentionnellement déployée : « *Une centrale nucléaire, c'est une bombe en puissance* »⁸³ ;
- l'anachronisme, inévitable pour un journaliste immergé dans le court terme et en décalage irréductible par rapport aux états de la recherche : « *Les acteurs du nucléaire ne se soucient pas des déchets* »⁸⁴ ;
- la synecdoque, quand l'exemple devient loi : « *Chaque centrale est un Tchernobyl en puissance* » ;
- la linéarité, quand le journaliste entend prouver la monocausalité, et reconstruire des lois non falsifiables : « *Toutes ces maladies sont liées à la radiation* »⁸⁵ ;
- la fausse analogie : « *Les fumées blanches au-dessus des cheminées des centrales, facteur de pollution* » ;
- le procès d'intention : « *L'opposition des acteurs du nucléaire aux énergies renouvelables* »⁸⁶ ;
- la chimère, quand la référence scientifique se présente dans la presse unique, anonyme, désincarnée, symbolisée par cette communauté mythique indiscutable : « *La science* »⁸⁷ !

Le procès a pu se présenter radical contre le discours d'information médiatique à partir du constat de perversion de la donnée par les médias⁸⁸, dont la recherche des effets de captation est accélérée par la prise en compte des paramètres économiques de l'entreprise de presse. Ainsi,

l'entreprise de presse n'a jamais pu définitivement se distinguer des autres entreprises dont le produit s'élabore en fonction des logiques du marché. Après Bourdieu, Jacques Le Bohec observe que loin d'échapper en partie aux lois du marché, les productions journalistiques sont en réalité « *deux fois plus produits que les autres* » (vendues une fois sur le marché du public et une seconde sur le marché de la publicité)⁸⁹. Prenant acte de ce phénomène, certains auteurs vont même parler de « *journalisme de communication* », formulation nouvelle qu'ils n'hésitent pas à ériger au niveau d'un paradigme. L'emprise commerciale et financière conduit les journalistes à abdiquer leurs responsabilités éditoriales⁹⁰. Dans le même temps, le discours d'information médiatique ne peut se réduire à sa dimension incitative. Il correspond aussi à une fonction référentielle, dont il faut interroger la nature.

La reprise sans altération du noyau central de l'énoncé scientifique dans le discours d'information médiatique

Les producteurs d'information médiatique ont beau jeu d'opposer à leurs détracteurs que leur production n'est pas exclusivement déterminée par la recherche des effets de captation. Effectivement, il arrive – sans doute plus souvent que ne le remarquent les pamphlétaires, critiques du journalisme – qu'un énoncé scientifique originel soit reproduit sans altération et qu'ainsi, article d'information médiatique et article scientifique se rejoignent.

Le reportage de commémoration traduit bien cette caractéristique. Ainsi le discours accueille-t-il régulièrement les références à une autorité plus définitive que celle du témoignage. L'analyse de contenu à laquelle nous avons procédé nous a permis d'identifier un travail journalistique à vocation référentielle. A fortiori dans l'article commémoratif, l'écriture de presse révèle facilement le référencement aux conclusions de scientifiques et l'appel aux historiens, entre autres chercheurs, émaille et construit l'ossature du reportage. Ainsi, des journalistes reproduisent le discours dépassionné, nuancé, prudent, tenu dans les enceintes scientifiques : « *Hormis les cancers de la thyroïde chez l'enfant, il n'y a pas de preuve d'un impact majeur sur la santé publique...* » ; « *La mauvaise traçabilité des populations, l'imbrication de l'effet des radiations avec d'autres facteurs (tabac, alcoolisme, dépression...) interdisent de trancher...* » ; « *Il faut distinguer les effets observés de façon certaine et ceux supposés ou susceptibles de se produire* », etc.

Caractéristique commune avec l'article d'information scientifique, le discours est régulièrement ponctué de références chiffrées, souvent

portées par une autorité non discutable, relatives à l'ampleur des dégâts, tant sur le plan environnementaliste qu'humain. Les rappels anniversaires se montrent volontiers prolixes en données quantitatives : « *En plein hiver, 600 000 hommes déversèrent 25 000 tonnes de béton...* » ; « *Plus de 4 000 Ukrainiens ont péri lors de l'accident et des travaux qui ont suivi et 70 000 autres ont souffert et souffrent d'un handicap lié aux radiations* » ; « *1,5 million de personnes concernées..., 12 000 familles..., 70% de personnes décédées radioactives...* ».

S'agissant de traduire l'ampleur des dommages de « l'exposition au nuage » sur le vivant, l'image peut provisoirement quitter la dimension métaphorique que nous lui avons déjà reconnue pour rejoindre la dimension métonymique, exclusivement accueillie dans l'article d'information scientifique. La photographie peut alors se révéler indicielle : photographie de la cicatrice de l'enfant opéré de la thyroïde ; du poisson malformé ; de l'arbre dénaturé... Si les traces d'énonciation sont fréquentes dans l'article d'information médiatique, il arrive aussi que l'article commémoratif les gomme totalement, à l'instar de la discipline que s'impose le producteur d'articles d'information scientifique dans le déroulé de sa démonstration. L'article d'information médiatique peut alors décrire les symptômes des pathologies subies par les victimes irradiées à la manière d'un rapport médical, sans s'attarder sur les éléments identitaires du malade, susceptibles de polluer l'information par la connotation affective du procédé.

Enfin, si les deux types de discours ne se confondent pas totalement, certaines des altérations observées par rapport à l'énoncé discursif d'origine emprunté au scientifique, peuvent se présenter légitimes dans le discours d'information médiatique : elles correspondent à une démarche reconnue et assumée de vulgarisation. Ainsi, le niveau d'emboîtement des phrases peut se présenter réduit au minimum et le vocabulaire débarrassé de l'abstraction ésotérique.

La recherche en sciences de l'information et de la communication a ainsi déjà pu reconnaître cette dimension de l'information médiatique et, à ce titre, rejeter la référence à un pseudo-paradigme du journalisme de communication : le journaliste ne se présente pas sans réactions ni résistances aux évolutions imposées par le contexte économique, lesquelles poussent à privilégier la recherche systématique de l'effet de captation⁹¹. Il semblerait même que jamais la référence éthique n'a été autant affirmée par les journalistes depuis 1990, de même que la démocratie et les valeurs de citoyenneté et d'engagement dans la cité qui la caractérisent, lesquelles intègrent les valeurs de vérité⁹².

Le journalisme d'intérêt général conteste le journalisme de l'offre⁹³. Et pour certains auteurs, c'est le respect du lecteur et la responsabilité sociale et civique qui constituent l'élément essentiel de la culture journalistique⁹⁴. Cependant, même cette déclaration d'intention ne dispense d'interroger plus encore la distinction information médiatique et information scientifique. Car c'est souvent plus au nom de la crédibilité qu'à celui de la vérité scientifique que le récit médiatique s'inscrit dans une problématique du vraisemblable et œuvre à se présenter le plus authentique possible.

Valeur de vérité et effet de vérité

Dans la mesure où l'homme, destinataire de discours publics, a besoin de fonder son rapport au monde sur un « croire vrai », la confusion doit être systématiquement levée entre le fondement du discours de l'historien, comme de tout autre discours scientifique (une « valeur de vérité », résultat d'une instrumentation censée être extérieure à l'homme) et celui du discours d'information médiatique (un « effet de vérité », caractéristique d'un dispositif énonciatif d'influence⁹⁵, voire d'instrumentalisation⁹⁶).

Ainsi, même lorsque l'objet pris en charge par le discours d'information médiatique est également mobilisé par le discours scientifique, l'intentionnalité en termes de captation continue à traverser la construction du premier, y compris dans ce que l'on nomme la presse de référence⁹⁷.

Michel Mathien a déjà fait état en ce sens de la construction du discours dans un quotidien de référence comme *Le Monde* dont le choix éditorial à investir dans le journalisme d'investigation a été manifestement heureux : il a contribué au redressement du titre⁹⁸. Ainsi, faut-il envisager que certaines démonstrations et gestes pédagogiques relèvent non pas de la didacticité, mais du « *maniérisme didactique* », comme Éliséo Véron l'a déjà démontré⁹⁹. Par exemple, alors que le discours explicatif remplit normalement le rôle de complément au discours de l'information, le maniérisme didactique peut se mobiliser à seule fin de suppléer à la défaillance du discours informatif¹⁰⁰. La précarité avouée de l'information disponible peut stimuler le discours à vocation didactique : « *On ne sait rien, mais on va vous expliquer malgré tout !* » Notre propre analyse des récits commémoratifs nous a pareillement conduit à repérer des effets de vérité, qu'une lecture rapide aurait pu confondre avec les valeurs de vérité du discours d'information scientifique. Ainsi peut-on comprendre pourquoi le rapport à

L'énonciation se présente comme étant différent selon la nature du discours d'information.

L'énonciation n'est pas étrangère au discours d'information scientifique. C'est notamment lorsqu'il expose sa problématique, énonce ses hypothèses, assume ses paradigmes, définit son corpus et choisit ses méthodologies que le chercheur laisse apparaître de telles traces. Le choix du pluriel de modestie « nous » prépare ainsi la communauté des pairs à entrer dans une lecture de la démonstration qui n'accueille plus alors la moindre trace d'énonciation, par souci d'objectivation absolue de la démarche. Au contraire, l'énonciation journalistique, rapide dans l'usage du référencement à la première personne du singulier, correspond souvent à une mise en scène dont les effets recherchés ne peuvent être réduits à de seules marques d'égocentrisme. Ou alors, il convient de parler de médiacentrisme lorsque la figure linguistique vise à transformer le témoignage en démonstration (« j'y étais ») ou à écraser l'énoncé discutable avec l'énonciation alourdie par la connotation affective (« j'ai failli y laisser ma peau »)¹⁰¹. Le discours d'information journalistique a déjà été confondu pour avoir véhiculé le mythe intimidant du baroudeur, variété aristocratique du journalisme, « même si la parenté est lointaine avec la génération des Londres, Kessel ou Bodard »¹⁰².

Paradoxalement, le gommage soudain des traces d'énonciation dans le discours d'information médiatique peut encore traduire la fonction fondamentalement incitative du discours, visant à renforcer chez le destinataire le sentiment de compassion à l'égard de personnages¹⁰³. Michèle Gabay l'a rappelé : plus le public affecté par un drame apparaît indistinct, donc innocent et indépendant du problème, plus la perception du danger se fait forte et la réaction à la crise est grande : « Cela aurait pu m'arriver, à moi aussi. »¹⁰⁴ On peut parler d'un véritable procédé de victimisation, particulièrement servi par la dominante de formulations nominales, sur le mode passif : « La lente dégradation des corps... » ; « Tchernobyl continue à tuer... » ; « Le mal l'a atteint, lui aussi... » ; « Anastasia est morte, il y a quinze jours ». Ainsi doit-on encore envisager l'hypothèse selon laquelle le référencement chiffré ne vise pas à stabiliser momentanément les certitudes, mais à pallier leur défection. N'ayant rien à montrer de l'explosion elle-même, le reportage semble compenser par le défilé hypnotique des chiffres et dates, dont l'effet de sensibilisation, lié au procédé d'accumulation, a déjà été démontré¹⁰⁵.

De tels bombardements référentiels correspondent bien à la recherche d'authenticité dont a besoin le discours d'information médiatique pour s'assurer d'un minimum de crédibilité basée sur l'objectivation numéraire. Cette visée explique que ce discours puisse évacuer des

questionnements, irréductiblement constitutifs du discours d'information scientifique tels que la dimension aléatoire de l'échantillonnage (« *Quelques chiffres donnent une idée du désastre...* ») ou l'absence d'étalonnage autorisant l'appréciation (« *Un réacteur nucléaire de ce type contient 200 tonnes de carburant radioactif* »).

Non seulement le référencement numéraire ne prévient pas les élucubrations, comme dans le discours d'information scientifique, mais il peut paradoxalement les caractériser – le chiffre de 200 000 « liquidateurs » atteints de leucémie, suite aux radiations reçues pendant les travaux effectués sur le site, a ainsi pu être avancé dans la presse¹⁰⁶ – et ouvrir à la surenchère¹⁰⁷. L'accumulation ne vise alors pas à établir la démonstration. Elle correspond à un procédé rhétorique d'intimidation de la contestation, quitte finalement à sembler renoncer au comptage pour ouvrir plus encore l'imaginaire vers les pires hypothèses : « *De quoi contaminer une bonne moitié de la planète !* », ou installer les certitudes : « *Three Mile Island et Tchernobyl ont contaminé la planète entière* »¹⁰⁸. L'exactitude du comptage n'est plus importante. Son imprécision peut même faire sens. Régulièrement, la thématique des effets sur le vivant croise celle du secret. Le reportage est alors régulièrement ponctué de formules qui présentent l'avantage secondaire de légitimer l'investigation journalistique : « *On ne sait presque rien* » ; « *On ne nous dit pas tout* », etc. Ainsi s'explique encore l'ésotérisme, quand le discours d'information médiatique vise en principe à rendre moins abscons.

Des sigles, des unités de mesure peu familières, des concepts pointus, ne sont pas systématiquement traduits : « *Des scientifiques ont affirmé qu'il s'agit de ce qu'on appelle le "super G.A.U.", l'accident le plus grave imaginable* » ; « *5 curies/km²* » ; « *1 220 microröntgens* », etc., excitant l'imagination, ouvrant totalement le champ des possibles et renforçant ainsi l'idée du désastre. L'obscurité peut ainsi être condition de l'efficacité. Ne pas clarifier confère au propos une dimension à la fois perlocutoire (« *parce que vous ne pouvez pas comprendre, vous devez nous croire* ») et incitative. La connotation peut ainsi devenir plus importante que la dénotation¹⁰⁹. Ainsi doit-on reconnaître une sur-signification à la photographie indicielle, visant à renforcer l'effet de dramatisation plus qu'à illustrer ou éclairer la démonstration.

Le réflexe se présente systématiquement d'illustrer le discours d'information médiatique par une photographie dont le rôle indicial se comprend soudain : le cadrage est serré, focalisé sur la profonde cicatrice au cou de la victime opérée du cancer de la thyroïde et dont on ne peut plus que deviner le visage. L'effet dramatisant est d'autant plus probable sur l'instance-cible que ce corps abîmé se révèle idéalement infantile.

De nombreux auteurs ont déjà observé la puissance affective de l'évocation de l'enfance détruite, comme Patrick Champagne à propos de l'affaire du sang contaminé ou l'affaire du prion¹⁰, ou Michèle Gabay dont l'appréciation s'inscrit dans le contexte de la gestion de crise¹¹. Ainsi prennent sens les novations journalistiques, rapides à confondre lien de corrélation et lien de causalité.

Les liens explicatifs traduisent une logique de simplification aisément accessible, renvoyant à l'idée de causalité première : « *tout bonnement...* ». Le raccourci est particulièrement partagé au sein du corpus étudié lorsqu'il ouvre à la dramatisation. Parallèlement aux reprises prudentes des experts en toxicité, le lien peut paradoxalement se présenter établi dans les médias en ce qui concerne l'exposition lors de la catastrophe de Tchernobyl et le développement de leucémies, malformations à la naissance et autres dépressions¹². De telles distorsions invitent à interroger le rôle du référencement scientifique dans l'article d'information médiatique.

Un référencement scientifique à géométrie variable

Recherché pour son témoignage validant, le chercheur peut être désacralisé pour avoir joué à l'apprenti-sorcier. La disqualification est générale, s'agissant des chercheurs de l'ex-URSS. Cité et parfaitement identifié avec mention de ses titres scientifiques lorsqu'il s'agit de cautionner les références chiffrées pour témoigner du désastre, le chercheur en place perd rapidement son aura. Il devient anonyme lorsqu'il travaille à « *colmater...* », ou lorsqu'il « *bricole des robots* ».

Parfois, sa référence identitaire peut se réduire à son vêtement, dernier symbole de la distinction : « *Des femmes en blouse blanche analysent des déchets radioactifs.* » Pour sortir à nouveau de l'anonymat, il lui faut s'élever contre le système. Sinon, ou pour peu qu'il se présente promoteur de l'énergie atomique, il se retrouve vite disqualifié dans le discours d'information médiatique par une formulation de nature à freiner l'empathie et l'adhésion : « *... Ce pur produit de la filière nucléaire.* »

La disqualification s'exerce également à l'encontre du scientifique occidental, lorsque la référence savante ne joue plus le rôle attendu. La suspicion est ainsi rapide dans un contexte médiatique français plutôt défavorable à l'énergie nucléaire : « *Le chiffre (de l'ISPN) sous-estime la réalité.* » Le journaliste peut encore s'offusquer du supposé glissement des formulations, par exemple du « *Il n'y a pas d'autres effets scientifiquement prouvés* » à « *Il n'y a pas d'autres effets* »...

De nombreux auteurs ont déjà dénoncé ce rôle instrumentalisé du référencement scientifique dans le discours d'information médiatique, alors réduit au rang de caution¹³. Patrick Champagne distingue ainsi l'enquête scientifique de l'enquête journalistique : le sociologue procède à des interviews pour essayer de comprendre. Au contraire, le journaliste a souvent déjà tout compris quand il procède à l'interview, qui n'est là que pour illustrer¹⁴. D'autres se demandent si l'explication scientifique a seulement droit de cité dans le discours d'information médiatique : « *On insiste moins sur le contenu des propos des spécialistes que sur leur statut (...). On mentionne la communauté des experts, non pour qu'ils expliquent, mais parce qu'ils servent de caution à l'explication reformulée par les journalistes.* »¹⁵

Ainsi s'expliquerait le fait que les médias ne soient pas plus regardants quant à la compétence scientifique de l'expert¹⁶ et que le discours scientifique puisse se voir réduit au simple rôle de témoin, nivelé et placé parmi les autres interventions au même niveau que le ragot, l'anecdote, l'a priori, la croyance superstitieuse¹⁷, finalement susceptible d'être interchangeable en fonction de la thèse à faire accepter. Dans le corpus étudié, il arrive même que le témoin ordinaire acquière soudain une légitimité plus forte que le référencement scientifique. Celui qui a vécu et souffert le drame de Tchernobyl tire ainsi sa légitimité d'abord de la nature de sa charge et de la profondeur de sa conviction, plus que de la puissance de son argumentation probatoire et de la qualité de ses référencements : « *Moi, j'ai pris officiellement 70 röntgens. Mais je suis incapable de dire si c'est vrai. J'ai probablement pris plus !* »

Le discours d'information médiatique semble donc majoritairement en être resté à cette conviction qui animait les historiens jusqu'au XVIII^e siècle, comme le reconnaît Timothy Garton Ash¹⁸, au terme de laquelle la meilleure Histoire était celle écrite par les participants directs : la personne qui était là savait mieux que la personne qui n'y était pas. Toutes ces distinctions entre les différents types de discours, discours d'information scientifique d'une part, discours d'information médiatique d'autre part, ne peuvent se comprendre si l'on n'intègre pas les effets de captation qui traversent irréductiblement ce dernier

L'espérance vaine d'un alignement du discours d'information médiatique sur le discours d'information scientifique

Même si, comme le rappelle Timothy Garton Ash, un « *bon journalisme* » représente une « *pré-condition essentielle pour écrire une bonne Histoire* », le discours d'information médiatique ne peut pas davantage

prétendre à la didacticité qu'il ne le peut à la scientificité ou à l'historicité. Il ne s'agit pas seulement d'obéir aux mêmes exigences d'organisation, de vérification et d'évaluation du savoir que celles auxquelles se contraint le producteur de l'information scientifique, à supposer qu'un comité de rédaction pousse aussi loin la sévérité dans la sélection des articles. Il s'agit surtout de travailler en fonction d'un lecteur-cible, entendu comme destinataire imaginé – lieu des effets supposés – et de réagir aux prescriptions du lecteur-public, entendu comme instance de consommation de l'information médiatique – lieu des effets produits¹¹⁹.

Certaines caractéristiques du lecteur-public le révèle bien adepte parfois de la lecture intimiste (lorsque le destinataire veut le contact direct, immédiat, exclusif avec le discours savant). Mais d'autres renvoient à la lecture bénéficiaire, laquelle appelle le journaliste à développer une action de médiation avec le porteur de discours savant, quitte à déformer l'énoncé originel. Quant à la lecture de l'exclu, elle rejette tout dispositif scolaire susceptible de réveiller un passé douloureux¹²⁰. Ainsi, le sujet informateur s'inscrit-il dans un processus complexe de transaction. Il compose l'événement en supposant l'ignorance de son destinataire, c'est-à-dire en tentant de transmettre un savoir à partir de l'utilisation supposée par son destinataire de ce savoir et de la nature supposée de cette utilisation ; dans les normes éditoriales, rédactionnelles et déontologiques plus ou moins intégrées du journal qui accueille ce discours et supposées recherchées par le destinataire ; selon les représentations sociales disponibles ; en fonction des dispositifs d'écriture techniquement exploitables ; dans les limites de sa propre maîtrise de la langue et dans les modalités spécifiques à sa parole.

Voilà pourquoi, contrairement à ce que semble revendiquer Timothy Garton Ash lorsqu'il semble appeler au retour du journalisme de *record* (de rapport de faits), il est vain, comme l'a déjà rappelé Patrick Charaudeau, « de poser le problème de l'information en termes de fidélité aux faits ou à une source d'information »¹²¹. Une information médiatique ne peut prétendre à la factualité. Tout dépend de la cible que se donne l'informateur, et de la coïncidence ou de la non-coïncidence de cette destination avec ce qu'en attend le destinataire réel, lequel interprète toujours en fonction de paramètres, (prénotions, valeurs, influences, intérêts, dispositions, trajectoires, conditions de réception, etc.) qui lui sont propres. Ainsi, les discours journalistiques vont-ils toujours se présenter davantage pluridimensionnels que l'énoncé discursif originel¹²². Non seulement, ils génèrent une série d'interventions particulières, les péri-récits¹²³, qui constituent autant de ruptures et de

décalages vis-à-vis des configurations traditionnelles du discours scientifique, mais ils en enrichissent le sens.

Le péri-récit de l'information médiatique, enrichissement du discours d'information scientifique

Le péri-récit du discours d'information médiatique est discutable et légitimement discuté lorsqu'il se présente usurpateur. Le péri-récit nourrit les pamphlets contre le discours d'information médiatique. Tel est le cas lorsque sa pratique écrase, nie ou contredit un énoncé scientifique originel ; ou lorsque son esthétique du dévoilement excessif le conduit à faire perdre toute intensité aux événements, à exhiber des figures hypertrophiées sans épaisseur référentielle ou contextuelle¹²⁴.

Mais remettre en cause l'historicité, la scientificité et la didacticité du discours d'information médiatique ne signifie pas pour autant replacer le curseur en direction du scientisme, après avoir confondu le médiacentrisme. Précisément, l'histoire des idées politiques nous prévient de ce risque qui, au nom de la Raison, avait vu des Jules Ferry et Anatole France travailler dogmatiquement à arracher les « adhérences sociales et psychologiques » pour atteindre l'universalité du savoir, défendue par l'École de la République.

Il ne sert à rien de nourrir un procès radical à partir du constat de perversion de la donnée par le discours d'information médiatique. Notamment parce que de nombreux lieux configurants se présentent au sein de l'espace public. Cette confrontation des légitimités discursives invite à déplacer les problématiques et oblige à relativiser les références.

Le déplacement des problématiques, condition de la socialité

Dominique Wolton l'a déjà abordé : s'agissant de la transmission de l'information scientifique et technique, l'auteur propose de ne plus se limiter à une problématique de la traduction et de la vulgarisation. Il préfère parler de communication de l'information scientifique²⁵. Ainsi, le croisement des discours publics concerne-t-il au moins quatre acteurs : 1. la *science*, devenue les sciences, et en leur sein les différents acteurs, différenciables selon le niveau hiérarchique, le rôle institutionnel, le lieu d'expression du discours, la discipline et l'école théorique sollicitées, l'objet et le corpus de recherche, etc., l'ensemble de ces paramètres conditionnant la forme rhétorique de l'expression : discours de la vulgarisation scientifique, discours de la science, discours de la didactisation des savoirs ; 2. la *politique*, dont les enjeux ne cessent de

s'entrecroiser et dont il faut de plus en plus apprendre à distinguer les niveaux d'élaboration de discours, entre *policy*, *policies* et *politics* ; et les acteurs, entre théoriciens, dirigeants, militants et sympathisants ; 3. le *public*, devenu les publics, que les différentes stratégies d'énonciation désignent sans pour autant pouvoir prétendre les enfermer tous dans un seul contrat de lecture, ou dans un contrat rigide, sans élasticité aucune¹²⁶ ; la nuance invite à considérer que les relations de ces publics avec les autres acteurs sociaux sont également multiples et mobiles, comme la perception qu'ils en ont ; 4. la *communication*, où les logiques concurrentielles travaillent à repousser sans cesse les limites de l'espace public, et dont il s'avère important de repérer les fragmentations produites par chacune des instances dominantes²⁷.

La problématique invite à reconsidérer les légitimités. Il ne s'agit plus de rechercher l'alignement, mais de contribuer à « *assurer un minimum de cohésion entre des visions du monde nécessairement hétérogènes (...) dans un univers où chacun a légitimité à s'exprimer* »¹²⁸, ce que nous appelons « *facteurs de socialité* »¹²⁹. Ainsi, selon les lieux où les acteurs sont convoqués et s'interpellent, et selon les dispositifs de ces confrontations, la place qu'occupent les acteurs de la communication de l'information scientifique et technique révèle des processus de mise en scène, certes limités aux positions énonciatives disponibles, mais néanmoins pluriels, donc susceptibles de produire des appréciations nuancées.

Le déplacement des problématiques, facteur de meilleure prise en compte des autonomies discursives

La prise en compte de la diversité des conditions de production, de construction et de réception d'un énoncé discursif public oblige à reconnaître une certaine autonomie au discours d'information médiatique. Cela commence par intégrer l'extrême diversité des environnements, des pratiques et des productions du métier de journaliste – même si la recherche en modélisation n'y est pas impossible. Cette diversité concerne également le contenu. Les représentations du discours d'information médiatique traduisent tout autant l'idéologie particulière du journaliste et la ligne éditoriale du support de presse¹³⁰ que les discours sociaux disponibles susceptibles de l'aider à donner sens dans des versions socialement acceptables¹³¹ ou encore les dispositifs d'énonciation propres à chaque contrat de lecture¹³².

Rompre avec le médiacentrisme, et avec le scientisme, c'est donc accepter que fondamentalement, le discours d'information médiatique

se distingue de l'énoncé scientifique, même s'il est facile de comprendre qu'un scientifique puisse se sentir désorienté par les traces de narrativité du discours d'information médiatique. Attaché à la rigueur de l'énoncé pour atteindre l'objectivation, un historien peut se formaliser à l'encontre du péri-récit de dispositif. La modification du système de référence se manifeste, par exemple dans le discours commémoratif de la catastrophe de Tchernobyl, par l'émergence d'un modèle conversationnel, l'interview, dont le référencement semble se faire au hasard du vagabondage du reporter (« ... Ici, tout va bien. Il n'y a plus de monstre... »). Alors que dans son activité scientifique, l'historien est invité à hiérarchiser ses propres sources, la nature aléatoire de l'interview journalistique peut faire dériver la trajectoire. Mais c'est aussi ce type d'énonciation qui peut susciter la lecture bénéficiaire ou celle de l'exclu.

Un scientifique peut être encore déstabilisé par le péri-récit formel. Ce dernier désigne les familiarités d'expression relevées dans le propos journalistique. Tandis que par discipline, le chercheur tend à gommer toute trace d'énonciation et à universaliser son propos, le producteur d'information médiatique entend engager un autre rapport de communication avec son destinataire, basé sur une hypothèse de mise en proximité par identification langagière. Ce regain de l'expression autorise la familiarité de ton, l'expression sur le mode d'une oralité exacerbée, la révélation du discours *off* et de la pensée en action, comme le récit commémoratif nous en a livré quelques traces : « Ah ça, vous ne connaissez pas, hein ? (...) On y va ».

Enfin, totalement étranger au mode discursif général de la transmission de l'information scientifique, précisément parce qu'il se caractérise par l'introduction d'autres contenus au sein de l'énoncé discursif d'origine, le péri-récit factuel livre ses bénéfices secondaires dans l'écriture de l'information médiatique. Il peut se décliner en péri-récit de personnage, péri-récit anecdotique, péri-récit cyclique, voire almanachal, pour n'en citer que quelques-uns.

Le péri-récit de personnage est honni par le scientifique en raison de la référence à l'objectivité scientifique, tandis que le journaliste peut naturellement insérer dans son propos des éléments périphériques reflétant les caractéristiques identificatoires et référentielles qui lui sont propres (statut, identité) et visant l'effet de preuve : « Christian Boisseau le photographe, et moi, passons en premier ». Mais certains destinataires du discours d'information médiatique peuvent avoir besoin d'une telle personnification authentificatoire : en introduisant du vécu dans le récit, le discours gagne en crédibilité.

Le péri-récit anecdotique caractérise l'introduction d'un autre récit, sans rapport immédiat avec le premier : « *Il met sa Lada à notre disposition...* » Squattant l'énoncé originel, ce type de péri-récit introduit par la narration des informations qui ne sont pas liées au discours informatif, mais plutôt au propos didactique. Il aide la lecture de l'exclu, qui se promène sans blocage dans l'enquête.

Le discours d'information médiatique peut enfin accueillir le péri-récit almanachal, à l'instar du bulletin météo : « *Tchernobyl 1986, l'année de l'horreur...* » S'inscrivant dans la continuité du temps qui passe, il ponctue le déroulement du quotidien de repères anniversaires (« *Quinze ans déjà !* »), qu'il complète de maximes, dictons, proverbes : « *On ne prévient pas les grenouilles quand on veut assécher le marais.* »

La démarche est souvent honnie par le chercheur, qui a tendance, de son côté, à considérer ces péri-récits comme autant de truismes, manipulations idéologiques, procès d'intention, quand il ne fait pas état de la paresse intellectuelle du journaliste prompt à s'engouffrer dans la formulation toute faite : « *... Tchernobyl, un rêve que nous ne pourrions plus effacer de nos mémoires...* » Certains auteurs peuvent encore s'insurger contre ces marronniers¹³³, pseudo-événements, qu'ils rangent au rang de non-événements, quand ils ne dénigrent pas cette expression de l'anti-journalisme. Cependant, dans certaines de ses composantes, le péri-récit ne gêne en rien la diffusion du message informatif originel. Par son caractère personnalisé, il peut même l'enrichir et aider à l'appropriation et se présenter ainsi complémentaire.

Le déplacement des problématiques, facteur de meilleure prise en compte des complémentarités discursives

Michel Mathien estime qu'associé à une « *réalité vertueuse* », le discours d'information médiatique peut être producteur de « *mythes dynamiques* »¹³⁴. Effectivement, le discours d'information médiatique peut s'inscrire dans une logique d'emboîtement avec l'énoncé scientifique et tout particulièrement dans sa dimension commémorative. Par le péri-récit, il peut réconcilier l'homme exclu, la conscience marginalisée, la mémoire boguée, périphérisant certains propos traditionnels et guidant l'attention grâce à tout un jeu de focalisations à première vue secondaires. Par son caractère personnalisé, identifié, le péri-récit permet de diffuser un thème de société.

Le péri-récit du discours d'information médiatique permet également d'élargir l'espace public à un univers avec lequel, initialement, la démonstration scientifique n'a aucun rapport. Insertion incongrue, le

péri-récit offre des angles que le regard scientifique néglige. Il ouvre les enjeux. Le péri-récit journalistique peut ainsi agir comme agent esthétique-narratif, éthico-narratif, mystico-narratif, politico-narratif, supplétif à certaines incapacités disciplinaires du chercheur. Les discours d'information médiatique peuvent ainsi créer du lien social, en offrant, par l'artifice des faits de série, une mémoire des crises, une occasion de partager une même expérience et un séquençement du rapport au monde. Par exemple, le traitement de la perception des risques permet en nommant l'angoisse d'articuler la peur et le savoir¹³⁵. Les médias protègent ainsi l'opinion « *du retour à des modes de pensée archaïques* »¹³⁶. Bref, le discours d'information médiatique aboutit à la constitution d'une socialité à la fois ordinaire et mythique, pour reprendre les expressions de Patrick Charaudeau.

En produisant des commentaires, des récits, des argumentaires et fantasmes, sur des questions jetées sur la place publique par la parole institutionnelle, le discours d'information médiatique commémoratif témoigne des évaluations éthiques, pragmatiques, esthétiques, affectives qui déterminent les imaginaires sociaux des groupes. Il aboutit à la constitution d'une socialité civile ordinaire¹³⁷. En jouant la vie par projection, entre les forces de son désir et les contraintes du destin, le discours d'information médiatique exerce une fonction de régulation des drames humains. Il aboutit à la constitution d'une socialité mythique¹³⁸.

Le déplacement des problématiques, facteur de meilleure prise en compte des jeux d'alliances réciproques discursives

Le croisement des discours au sein de l'espace public aide à en assurer les légitimités réciproques. Ouvrant la voie à d'autres possibles, le péri-récit du discours d'information médiatique peut se positionner salutairement stimulant vis-à-vis de l'énoncé scientifique. Séquence indispensable de ce que Frédéric Antoine nomme « *créativité dans un univers monotone*¹³⁹ », le péri-récit aère l'énoncé scientifique. Inspiré par l'analyse du discours d'information médiatique et à condition d'abandonner les images de reflet, de la représentation et du miroir¹⁴⁰, le scientifique, historien ou spécialiste d'une autre discipline, peut y reconnaître un objet de connaissance plutôt qu'un objet de désir lié à la puissance transformatrice de sa technologie, ou un objet de rejet lié à sa désignation comme responsable de tous les maux accablant nos sociétés¹⁴¹.

Bénéfice secondaire, ce discours d'information médiatique peut aussi nourrir l'innovation conceptuelle. Thomas Samuel Kuhn nous a déjà

montré combien une crise peut remplir une fonction heuristique : la multiplication des discours critiques constitue la condition de l'émergence, puis de l'acceptation de nouveaux paradigmes en matière scientifique¹⁴². Une crise médiatique peut produire cet effet.

Enfin, en disputant la monocrédibilité scientifico-techniciste, le discours d'information médiatique contribue à renforcer la légitimité du discours scientifique. Il peut même atteindre « *le stade de l'infra-récit, générateur d'un autre rapport au monde, et donc d'un autre fondement du rapport [à la science] dans notre société* »¹⁴³.

Le péri-récit du discours d'information médiatique joue encore un rôle stimulant et influent vis-à-vis du discours et de l'action politiques. En particulier au moment des crises technologiques, les médias peuvent se présenter comme les indicateurs critiques des enjeux de pouvoir : « *Ils sont à la fois le lieu de la confrontation des pouvoirs en représentation et celui, privilégié, de l'interpellation du politique sur le progrès de la science, de la technologie, de son utilisation.* »¹⁴⁴

Ainsi, comme nous l'a déjà rappelé Éliséo Véron, s'il n'y avait eu qu'une panne¹⁴⁵ le 28 mars 1979, comme l'auraient retenu les initiés avant que les médias ne construisent l'événement baptisé l'accident-nucléaire-de-Three-Mile-Island, le gouvernement américain n'aurait peut-être pas créé de commission d'enquête sur la sécurité dans les centrales ; le Premier ministre et le gouvernement français n'auraient peut-être pas travaillé autant à renforcer les normes de sécurité dans les centrales françaises¹⁴⁶.

De la même façon, s'il n'y avait pas eu cette crise de confiance à l'encontre des acteurs du nucléaire à laquelle les discours d'information médiatique ont contribué, parfois avec passion, et toujours avec persévérance dans le récit commémoratif, on peut se demander ce qu'il serait advenu de ce débat-citoyen, dont le ministère de l'Industrie vient peut-être, avec d'autres, d'amorcer le développement en France¹⁴⁷.

De son côté, surtout si le débat se présente affectivement trop chargé, le discours d'information médiatique peut trouver intérêt à intégrer à son tour les logiques du cheminement scientifique, alors qu'il a de plus en plus tendance à traiter de tout dans des normes journalistiques¹⁴⁸. Parce qu'il se trouve lui-même au confluent de plusieurs relations – donc de pressions de pouvoir contradictoires – et en particulier quand il traite des choix énergétiques¹⁴⁹, sa référence à l'Histoire l'aide à dépasser ses propres contraintes et à desserrer l'étau de ceux qui, à leur tour, tentent de s'imposer dogmatiquement et agressivement, comme définisseurs primaires¹⁵⁰.

Conclusion

Les rapports entre les sources et les producteurs d'informations médiatiques ne se présentent donc pas comme étant homogènes. Bernard Delforce et Jacques Noyer nous en avaient prévenu, refusant de réduire les acteurs sociaux mobilisés par les producteurs d'information médiatique au statut désocialisé de sources : « *Au lieu de naturaliser la contrainte qui conduit les journalistes à neutraliser la situation d'influence sociale dans laquelle ils sont nécessairement engagés, il faut en faire un objet d'investigation.* »¹⁵¹

Ainsi avons-nous pu observer que ces relations ne sont pas constituées que de manipulation réciproque, comme l'avait d'abord retenu Herbert Gans¹⁵², ou simplement de défiance réciproque, comme l'a finalement infirmé expérimentalement Denis Ruellan¹⁵³. La relation peut aussi s'établir sur la base de la coopération¹⁵⁴ ; de l'alliance, comme l'énoncent Harvey Molotch et Marilyn Lester¹⁵⁵ ; de la complicité, comme le constate Grégory Derville, sur la base d'intérêts réciproques convergents¹⁵⁶. De ce fait, la médiatisation se présente comme un processus complexe qui résulte de l'interaction entre différents acteurs collectifs et individuels¹⁵⁷. Le basculement vers une problématique de communication de l'information scientifique, plutôt que de vulgarisation, permet de replacer le rôle social des médias dans une logique d'interdépendance et de réseaux d'acteurs¹⁵⁸.

À partir de là, il faut convenir avec Suzanne de Cheveigné qu'il n'y a pas de façon idéale de construire un discours d'information médiatique : il n'a pas un public unique¹⁵⁹ et l'analyse de l'articulation entre le contenu et la forme des discours oblige à reconnaître l'hétérogénéité des acteurs impliqués¹⁶⁰. Ainsi, comme le rappellent Bernard Delforce et Jacques Noyer, que l'on participe volontairement ou à contrecœur à la médiatisation, les médias constituent un des lieux de construction et de circulation sociales du sens, et, en ce sens, mais seulement en ce sens, le journalisme peut constituer la première version de l'Histoire, comme le suggère Timothy Garton Ash.

Enfin, à son tour, le discours historique peut constituer la première version du discours d'information médiatique dont le résultat final dépend du statut accordé par ce dernier à la science : *science-ressource*, lorsque son discours ne peut être accepté comme vierge de toute conscience politique et lorsqu'il est mobilisé pour la récomposition du monde ; *science-savoir*, lorsque le discours scientifique s'impose, normatif, comme référence suprême surplombant toute autre forme de discours ; *science-autorité*, dont le principe distinctif réside dans la séparation absolue des pouvoirs¹⁶¹ ■

Notes

1. Cf. Timothy Garton Ash, *History of the present, essays, sketches and despatches from Europe in the 1990s*, London, Penguin Books, 2000 ; *La chaudière. Europe centrale, 1980-1990*, Paris, Gallimard, 1990, (Collection "Témoins") et *Au cœur de l'Europe. L'Allemagne dans un continent divisé*, Paris, Gallimard, 1995, (Coll. "La suite des temps. Librairie européenne des idées").
2. Cf. Timothy Garton Ash, interviewé par Véronique Soulé, « Les journalistes écrivent la première version de l'Histoire », *Libération*, 6 octobre 2001.
3. Cf. Denis Ruellan, « Une médiation pour une médiatisation », *Hermès*, "Science et médias", n°21, 1997, p.145.
4. « Les chercheurs de tous poils, et surtout ceux qui n'ont pas eu à rédiger une brève en urgence, dissertent "scientifiquement" sur des mœurs qu'à vrai dire, nous qualifions nous aussi de douteuses » ; cf. Patrick Pépin, directeur de l'École Supérieure de Journalisme de Lille, lors de la création des *Cahiers du journalisme*, n°1, juin 1996, p.1. Denis Ruellan et Daniel Thierry notent que la définition de la compétence par les journalistes correspond aussi à une volonté de fermer la concurrence ; cf. Daniel Thierry (textes réunis par), *Nouvelles technologies de l'information, impact sur les métiers*, Paris, L'Harmattan, 1998 (Coll. "Communication"), pp.97-129.
5. Cf. Thierry Watine et Michel Beauchamp, « La nouvelle responsabilité sociale des médias et des journalistes », *Les Cahiers du journalisme*, n°2, décembre 1996, pp.109-114.
6. Dominique Wolton avait ainsi fait état de l'opacité qui caractérise l'entreprise de presse, dont le discours de légitimité met paradoxalement en avant sa propre fonction de dévoilement vis-à-vis des autres organisations ; cf. « Le journalisme, victime de son succès », *Médiapouvoirs*, janvier 1989, p.51.
7. Cf. Christian Delporte, *Histoire du journalisme et des journalistes en France*, Paris, PUF, (coll. "Que sais-je ?"), n°2926, 1995, p.115.
8. Cf. notre propre travail, Bertrand Cabedoche, « Une critique performative du journaliste, acteur disqualifié de la transmission de l'information scientifique et technique », in *Ce nucléaire qu'on nous montre. Construire la socialité dans le débat sur les énergies*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp.191-215 et « Le journaliste, acteur disqualifié de la communication de l'information scientifique et technique ? », in Claude Lebœuf et Nicolas Pélissier, *La communication de l'information scientifique et technique*, Paris, L'Harmattan, 2003.
9. Cf. Jean Peytard, « Français technique et scientifique à reformuler » et « Problématique de l'altération des discours : reformulation et transcodage », *Langue Française*, n°64, 1984, pp.5-27.
10. Cf. Serge Proulx, « La pensée communicationnelle dans les années soixante-dix : critique des médias et émergence de nouvelles pratiques alternatives », *Recherches en communication*, "Un demi-siècle d'études en communication", n°11, 1999, pp.67-79.
11. Cf. Grégory Derville, « Le journaliste et ses contraintes », *Les Cahiers du journalisme*, n°6, octobre 1999, pp.171 et s.
12. Cf. Denis Ruellan, « Une médiation pour une médiatisation »...

13. Cf. Bernard Delforce, « La responsabilité sociale du journalisme : donner du sens », *Les Cahiers du Journalisme*, n°2, décembre 1996, p.31.
14. « Je distingue une frontière nette entre d'un côté la littérature et de l'autre l'Histoire et le journalisme. Je suis un défenseur passionné des notions de Vérité et de fait » ; propos recueillis par Véronique Soulé dans *Libération*, loc. cit.
15. Tel est le cas lorsque le définisseur primaire de l'information scientifique porte lui-même directement son discours dans les médias, avec toutes les ambiguïtés que la démarche peut révéler ; cf. notre propre recherche, Bertrand Cabedoche *Ce nucléaire qu'on nous montre...*, pp. 207-214. L'expression « définisseur primaire » (*primary definer*), est empruntée à Stuart Hall, dans son étude consacrée à la couverture médiatique d'une panique liée à la montée de la délinquance en Grande-Bretagne ; cf. Stuart Hall (et al.), *Policing the Crisis Mugging, the state and law and order*, London, MacMillan, 1978, pp.58 et s.
16. Cf. Grégory Derville, « Le journalisme et ses contraintes », *Les Cahiers du journalisme*, n°6, octobre 1999, pp.155 et s. et *Le pouvoir des médias. Mythes et réalités*, Grenoble, PUG, 1997.
17. Cf. Jacques Le Bohec, *Les mythes professionnels des journalistes*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp.317-319 et Michèle Gabay, *La nouvelle communication de crise, concepts et outils*, Paris, éditions Stratégie, 2001, p.204. Cf. également l'ouvrage de François Rufin, *Les petits soldats du journalisme*, Paris, Les Arènes, 2003, pp. 50 et s., selon lequel cette « fabrication de l'urgence » commencerait dès la formation du futur journaliste au métier. Il existerait ainsi une auto-pression de la corporation, invitant chaque agent de discours médiatique à s'inscrire dans la temporalité commune, massivement et au moindre coût ; cf. Cyril Lemieux, *Mauvaise presse*, Métallié, 2000, p.440.
18. « Les médias font éclater la temporalité par l'obsession, la sur chauffe, la sacralisation du présent » ; cf. Marie-Noëlle Sicard, « Les médias à l'épreuve des crises technologiques », *Communication organisation* ; "Crise et communication", n°16, 2^e semestre 1999, p.136.
19. Cf. « "Science" et "Nature", despotes de la recherche », *Le Courrier International*, n°644, du 6 au 12 mars 2003, traduit de l'article de Jörg Albrecht, Gero van Randow, Ulf van Rauchhaupt, Volker Stollorz, publié dans *Frankfurter Allgemeine Sonntagszeitung* : « L'acceptation ou le refus d'un papier influence jusqu'aux chances d'un des pairs de voir débloquer des fonds pour ses propres recherches. »
20. Cf. Patrick Charaudeau, *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan, 1997 (Coll. « Médias recherche »).
21. Timothy Garton Ash semble seulement reconnaître des dérives, pour expliquer la difficulté à atteindre un réel ontologique : « infotainment » pour le discours d'information médiatique ; « illusion du déterminisme rétrospectif », ce risque dont parlait Bergson quand l'historien écrit que ce qui était arrivé devait arriver. Seule convergence de l'auteur avec une démarche de type constructiviste, propos recueilli par Véronique Soulé (loc. cit.) : « Je serais tenté de dire qu'un grand historien fait quelque chose de plus durable qu'un grand journaliste. Mais je ne le dirais (sic) pas car je ne suis pas trop sûr d'y croire. »
22. Cf. Philip Schlesinger, « Repenser la sociologie du journalisme. Les stratégies de la source d'information et les limites du média centrisme », *Réseaux*, n°51, CNET, 1992. Cf. également Grégory Derville, *Le pouvoir des médias. Mythes et réalités*, Grenoble, PUG, 1997. De son côté, Jacques Le Bohec range aussi la référence valorisante au scandale du Watergate, symbole de la toute puissance journalistique, au rang des mythes

HISTORICITÉ, SCIENTIFICITÉ ET DIDACTICITÉ DU DISCOURS D'INFORMATION MÉDIATIQUE ?

- professionnels du journalisme qu'il entend confondre ; cf. Jacques Le Bohec, *op. cit.*, p.332. Certains journalistes l'avaient d'ailleurs eux-mêmes immédiatement relativisée ; cf. Jean-François Revel, « La leçon du Watergate », *L'Express*, 7 au 13 mai 1973.
23. Cf. Patrick Charaudeau, *op. cit.*
24. Cf. Patrick Charaudeau, *ibid.*, p.125.
25. Cf. Éliséo Véron, *Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Mile Islands*, Paris, Éditions de Minuit, 1981, p.156.
26. Cette analyse a été détaillée dans notre ouvrage, *Ce nucléaire qu'on nous montre...*, pp.324-366. Le détail du corpus, ainsi que les citations illustrant la démonstration, y sont précisément référencés. Les magazines étudiés ont été notamment *La Vie*, *Le Pèlerin*, *Télérama*, *Le Figaro Magazine*, *Le Monde Diplomatique*, *Ça m'intéresse*, *L'Express*, *Le Nouvel Observateur*...
27. Cf. Patrick Charaudeau, *Le discours d'information médiatique...*, pp.11-13.
28. Cf. Éliséo Véron, *Construire...*, p.42.
29. Sur la réserve émise à ce sujet par les spécialistes en toxicité, cf. notre article de synthèse, Bertrand Cabedoche, « Exposition aux rayons et maladie : la délicate linéarité », in *Ce nucléaire qu'on nous montre...*, pp.300 et s.
30. Cf. *Ce nucléaire...*, pp.347-349 et 358-360.
31. *Ibid.*, pp.334-337.
32. *Ibid.*, pp.346-356.
33. *Ibid.*, pp.343.
34. Cf. Bernard Delforce, Jacques Noyer, « Constructivisme et discursivité sociale », *Études de communication*, "La médiatisation des problèmes publics", n°22, décembre 1999, p.21.
35. Cf. Michèle Gabay, *op. cit.*, p.23.
36. Cf. Bernard Delforce, Jacques Noyer, « Constructivisme et discursivité sociale »..., p.17.
37. Cf. Bernard Delforce et Jacques Noyer, *ibid.*, pp.24-25.
38. Ainsi a-t-on pu parler de circulation circulaire de l'information médiatique, ce cercle de reprises engendrant des effets de vérité indiscutables ; cf. Dominique Marchetti, *Contribution à une sociologie des évolutions du champ journalistique dans les années 1980 et 1990*, thèse, EDHESS, 1998, p.249.
39. Cf. *Ce nucléaire...*, pp.317-337.
40. Des journalistes ont bien stigmatisé le discours standardisé « rue Saint-Guillaume » de leurs correspondants parisiens, accrédités par le pouvoir politique central ; cf. *Ce nucléaire...*, pp.194 et s., Nicolas Rousseau dans *Les Cahiers du journalisme*, n°2, décembre 1996 et François Ruffin, *Les petits soldats du journalisme*, Paris, Les Arènes, 2003.
41. Cf. *Ce nucléaire...*, p.198 et Marie-Noëlle Sicard, « Pratiques journalistiques et enjeux de la communication scientifique et technique », *Hermès*, n°21, 1997, p.151.

42. Cf. Béatrice Casanova, « L'influence de la télévision sur les pratiques journalistiques : l'exemple de la prise d'otages de la maternelle de Neuilly (13-14 mai 1993) », *Les Cahiers du journalisme*, n°1, pp.160-167.
43. Cf. Béatrice Casanova, *ibid.*, p.164.
44. Cf. Grégory Derville, « Le journaliste et ses contraintes », *Les Cahiers du journalisme*, n°6, octobre 1999, p.166.
45. Cf. Éliséo Véron, *Construire...*, p. 8 : « Débordant la multiplicité des modes de construction, l'efficacité des invariants des discours finit par produire une unification imaginaire et, fort du pouvoir de sa désignation, l'événement s'impose alors . »
46. Cf. Pierre Bourdieu, « Journalisme et éthique », *Les Cahiers du journalisme*, n°1, juin 1996, p.12.
47. *Primary definer*, celui qui, institutionnellement, est reconnu comme le gestionnaire légitime du dossier ; cf. Stuart Hall (et al.), *op. cit.*, pp.58 et s.
48. Cf. Marió Mesquita, « Le personnage journalistique », *Recherches en communication*, n°11, 1999, p.179. L'auteur travaille à partir de la typologie des personnages établie par Edward Morgan Forster, *Aspects du roman*, Paris, Christian Bourgeois, 1993.
49. Cf. notre présentation en sept tableaux des récits de commémoration de l'accident de Tchernobyl, in *Ce nucléaire...*, pp.327-366.
50. Cf. *Ce nucléaire...*, pp.328-330.
51. Cf. *Ce nucléaire...*, pp.330-356.
52. Invariablement, les sèmes « *bel après-midi d'été* », « *bon côté* », « *amour* », « *rigole* », « *bleu merveilleux* », « *plaisante* », « *charme* », « *amoureux* », « *calme* », « *luxuriant* », « *sympathique* », « *citée radieuse* »... constituent le champ lexical associé au passé dans l'ensemble des reportages analysés.
53. Cf. Éliséo Véron, *Construire...*, p.158.
54. Cf. « Le parcours nostalgique », in *Ce nucléaire...*, pp.330-334.
55. Cf. Éliséo Véron, *ibid.*, p.164.
56. Cf. Michèle Gabay, *op. cit.*, p.25.
57. Cf. Jean Mouchon, « L'information politique en champ et contre-champ », *Hermès*, CNRS éditions, 13-14 juillet 1994, p.270.
58. Cf. Pierre Bourdieu, « La misère des médias », *Télérama*, 15 février 1995, pp.8-12. et *Sur la télévision*, Raisons d'agir, Liber éditions, 1996.
59. Cf. Patrick Champagne, « Le traitement médiatique des malaises sociaux », *Les Cahiers du journalisme*, n°2, pp.8-10.
60. Cf. Patrick Champagne, « Pour une meilleure maîtrise collective de la médiatisation », *Les Cahiers du journalisme*, n°3, juin 1997, pp.64-66.
61. Cf. Grégory Derville, « Le combat singulier Greenpeace-Sirpa », *Revue française de science politique*, n°5, octobre 1997, p.609.
62. Cf. « L'accident de la centrale nucléaire soviétique », *Le Monde*, 30 avril 1986.

63. Cf. « Il faut rentrer chez soi », *Le Monde*, 30 avril 1986.
64. Cf. Marie-Noëlle Sicard, *Entre médias et crises technologiques, les enjeux communicationnels*, Paris, PUF, 1988 (Coll. "Septentrion").
65. Timothy Garton Ash semble lui-même y sacrifier, appelant au retour du « journalisme de record », de rapport des faits, même s'il se présente parallèlement plus nuancé : « On ne peut pas dire qu'une caméra ne ment jamais : filmer est aussi une affaire de choix. Mais un documentaire télé est l'outil idéal pour voir la réalité comme elle était. Avec une caméra, on peut avoir une trace absolument précise de ce qui s'est passé » ; propos recueillis dans *Libération*, par Véronique Soulé, *loc. cit.*
66. L'image n'est pas le visible au sens du photographe, mais « représentation organisée » qui transcende les opérations de mesures ; cf. Michel Mathien, « Essai de représentation globale de la complexité de l'activité médiatique : retour sur le cycle socioculturel de la communication », *Les Cahiers du journalisme*, n°10, printemps-été 2002, p.202.
67. Cf. Marie-Noëlle Sicard, « Les médias à l'épreuve des crises technologiques », *Communication organisation*, "Crise et communication", n°16, 2^e semestre 1999, p.136.
68. L'image est dite « métonymique » lorsqu'elle provient de ce dont on parle.
69. L'image est dite « métaphorique » lorsqu'elle est mise à la place de ce dont on parle.
70. Cf. la terminologie établie par Charles Sanders Peirce qui distingue icônes et indices ; cf. Charles Sanders Peirce, *Textes fondamentaux de sémiotique*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987 et *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil, 1978.
71. *Télérama* accueille ainsi généreusement au sein de son reportage des insertions de la bande dessinée de Christin et Bilal, Le sar cophage, représentant des êtres mi-humains, mi-monstres, explosant de l'intérieur, enchevêtrement de squelettes, sang, tubes métalliques. Dans ce reportage, les illustrations de l'ouvrage occupent 885 cm² contre 198,5 cm² pour les photographies. Dans un texte qui accompagne l'article principal, le journaliste avoue le procédé : « Les fulgurances livides du dessin apportent à la fiction nucléaire cette "surchauffe de la réalité" que souhaitait l'auteur » (Pierre Christin) ; cf. « Le musée de l'horreur », *Télérama*, décembre 2000.
72. Cf. Marie-Noëlle Sicard, « Les médias à l'épreuve des crises technologiques »..., p.137.
73. À partir d'une image floue, non lisible, *Le Figaro Magazine* offre d'abord un titre accrocheur : « Le fantôme de la centrale », puis explique comment reconnaître un homme vitrifié dans le spectre de lumière capté sur la pellicule par un de ses compagnons, lequel finira lui aussi par mourir après avoir eu le temps de remonter du réacteur.
74. Cf. Marió Mesquita, *loc. cit.*, p.172.
75. Cf. Marió Mesquita, *loc. cit.*, p. 174. Edgar Morin avait déjà montré comment se développe la circulation de l'information médiatique, entre le monde de la projection et celui de l'identification ; cf. *L'esprit du temps*, Paris, Grasset, 1983, pp.121 et s. Dans cet esprit, la télévision a entraîné le discours journalistique dans un véritable pacte compassionnel avec son public, selon deux logiques : exhibition de l'individu face à ses désillusions et à la société qui l'assaille, d'une part ; empathie avec les souffrants, d'autre part ; cf. Dominique Mehl, *La télévision de l'intimité*, Paris, Seuil, 1996 (Coll. "Essai politique") et Pierre Fastrez, Stéphane Meyer, « Télévision locale et proximité », *Recherches en communication*, n°11, 1999, pp.143-167.

76. Cf. Marió Mesquita, *loc. cit.*, p. 171.
77. Cf. Serge Moscovici, *L'âge des foules*, Bruxelles, éditions Complexe, 1985, pp.333 et s.
78. « Si plus d'un facteur intervient dans la composition, nous amorçons le virage vers le relief » ; cf. Marió Mesquita, *loc. cit.*, p.172.
79. Cf. Patrick Charaudeau, « La médiatisation de l'espace public », *Études de communication*, "La médiatisation des problèmes publics...", p.82.
80. Cf. Mark Hunter, *Le journalisme d'investigation*, Paris, PUF (collection "Que sais-je ?"), n°3239, 1997, p.28. Jacques Le Bohec reprend cette structuration dans l'ouvrage rétrospectif des journalistes à l'origine du Watergate (Bob Woodward, Carl Bernstein, *All the president's men*, Londres, Coronet, 1981) ; cf. Jacques Le Bohec, *Les mythes professionnels des journalistes*, Paris, L'Harmattan, 2000, p.329.
81. C'est la conclusion de l'analyse consacrée à la couverture de l'environnement à la télévision australienne ; cf. John Langer, « Really awfull news in Television », in Peter Dahlgren et Colin Sparks (dir.), *Journalism and Popular Culture*, Londres, Sage, 1992.
82. Cf. Philip Schlesinger, « Repenser la sociologie du journalisme », *Réseaux*, n°51, 1992, pp.93 et s.
83. Pour identification du contre-sens, cf. notre synthèse dans *Ce nucléaire...*, pp.40 et s.
84. Pour identification de l'anachronisme, cf. notre synthèse, *ibid.*, pp.304-305.
85. Pour identification de la linéarité et de la mono-causalité, cf. *ibid.*, pp.300-301.
86. Pour identification du procès d'intention, cf. *ibid.*, pp.276-283.
87. Parmi d'autres références, Grégory Derville a montré combien cette caution anonyme est facilement convoquée dans le discours des médias ; cf. Grégory Derville, « Le combat singulier... », *loc. cit.*, p.613.
88. « La médiation par le "troisième homme" aboutit souvent à pervertir la denrée » ; cf. Pierre László, *La vulgarisation scientifique*, Paris, PUF, 1993 (coll. "Que sais-je ?").
89. Cf. Jacques Le Bohec, *op. cit.*, p.327.
90. Cf. Jean Charron, Jean de Bonville, « Le paradigme de journalisme de communication : essai de définition », *Communication*, vol.17, n°2, décembre 1996, pp. 50-97 et notre propre article : « Du journalisme d'information au journalisme de communication ? », in *Ce nucléaire...*, pp.199-207.
91. Cf. Michel Mathien, « Le "journalisme de communication" : critique d'un paradigme spéculatif de la représentation du journalisme professionnel », *Quaderni*, n°45, automne 2001, pp.112 et 116 ; Airy Routier, *loc. cit.* et Jean-Michel Gaillard, « Cent ans de servitude » *Le Nouvel Observateur*, n°1808, du 1^{er} au 7 juillet 1999.
92. L'auteur dénonce ainsi le journalisme de communication qui ne mérite même pas l'appellation de paradigme et qui caractérise une approche normative, voire stéréotypée ; cf. Michel Mathien, *loc. cit.*, p.126.
93. Cf. Michel Mathien, *loc. cit.* et notre propre synthèse in *Ce nucléaire...*, pp.262-266.
94. Cf. Bernard Delforce, « Les journalistes et l'évolution des instruments de connaissance du public : crise d'identité et pouvoir », *Les Cahiers du journalisme*, n°1, juin 1996, p.56.

HISTORICITÉ, SCIENTIFICITÉ ET DIDACTICITÉ DU DISCOURS D'INFORMATION MÉDIATIQUE ?

- Les conclusions de Rémy Rieffel sont plus nuancées, révélant que les deux tensions paradoxales obligent le producteur de discours d'information médiatique à sans cesse naviguer entre quête d'audience et de rentabilité à outrance, d'une part ; quête de crédit et de distance par rapport au discours et à l'ordre établis, d'autre part ; cf. Rémy Rieffel, « Vers un journalisme mobile et polyvalent ? », *Quaderni*, n°45, automne 2001, p.155.
95. Cf. Patrick Charaudeau, *op. cit.*, pp.48-49.
96. Encore qu'il faille distinguer « discours scientifique » et « discours de l'institution scientifique », laquelle peut légitimement être elle aussi interrogée sur le terrain de l'instrumentalisation ; cf. notre propre recherche, « Discours scientifiques et discours des scientifiques : quand l'institution doit défendre sa légitimité au sein de l'espace public », et « Le journaliste, acteur disqualifié de la communication de l'information scientifique et technique ? », in Claude Lebœuf et Nicolas Pélissier, *La communication de l'information scientifique et technique...*
97. Cf. John C. Merrill, « Les quotidiens de référence dans le monde », *Les Cahiers du journalisme*, n°7 juin 2000, pp.10-14.
98. Michel Mathien observe ainsi la récupération d'une pratique délaissée, le journalisme d'investigation, réinvestie pour capter le lectorat ; cf. Michel Mathien, « Reprendre le pouvoir sur son objet social. L'information journalistique au cœur d'un débat paradoxal », *Les Cahiers du journalisme*, n°8, décembre 2000, p.18. À titre de témoignage, le lecteur peut encore se référer au pamphlet de Pierre Péan et Philippe Cohen ; cf. Pierre Péan et Philippe Cohen, *La face du caché du Monde. Du contre-pouvoir aux abus de pouvoir*, Paris, Éd. Mille et Une Nuits, 2003, ou au récit critique et autobiographique d'Alain Rollat, *Ma part du Monde. 25 ans de liberté d'expression*, Paris, les Éditions de Paris, 2003.
99. Éliséo Véron en a fait le même relevé dans le traitement médiatique de l'accident de Three Mile Island ; cf. *Construire...*, p.64.
100. Cf. Éliséo Véron, *op. cit.*, pp.63-64.
101. Cf. *Ce nucléaire...*, p.336.
102. Cf. Jacques Le Bohec, *op. cit.*, pp.160-167.
103. Cf. notre analyse : « L'immersion désespérante », in *Ce nucléaire...*, pp.346-356.
104. Cf. Michèle Gabay, *La nouvelle communication de crise...*, p.43.
105. Cf. Michèle Gabay, *op. cit.*, p.158.
106. Cf. Pierre Tanguy, *Le nucléaire*, Paris, Le Cavalier bleu, 2002 (Coll. "Idées reçues"), p.51.
107. Cf. *Ce nucléaire...*, pp.343-345 et 351-353.
108. *Ibid.*, p.353.
109. Par exemple, un seul article dans tout le corpus étudié traduit le terme liquidateur (« ceux qui ont nettoyé la zone immédiatement après l'accident »). Par le procédé de la naturalisation, les autres renvoient à cet univers cinématographique des exterminateurs, nettoyeurs et autres terminateurs.

110. Cf. l'intervention de l'auteur au colloque *La communication de l'information scientifique, Éthique du journalisme, démocratie locale, stratégies des organisations*, Montpellier, 4-5 mai 2001 et Patrick Champagne et Dominique Marchetti, « L'information médicale sous contrainte. À propos du "scandale du sang contaminé" », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°101-102, mars 1994, pp.40-62.
111. Cf. Michèle Gabay, *op. cit.*, p. 40.
112. Scientifiquement, le lien semble aujourd'hui établi, au moins en ce qui concerne les cancers de la thyroïde, dont la fréquence s'est trouvée multipliée depuis 1986, plus particulièrement dans la région de Gomel, dont on sait qu'elle a été la plus contaminée en iode ; cf. Bernard Bonin, « Radiotoxicité », *Électronucléaire. Une présentation par des physiciens*, Paris, Publication du Cercle d'Études Sur l'Énergie Nucléaire, 1999, p.101. Mais tout reste à prouver, s'agissant des autres cancers, de la leucémie en particulier. Ce qui n'exclut pas que les relations puissent être révélées plus tard. Quant aux malformations, on nous dit qu'elles sont en nombre insuffisant pour être attribuées à coup sûr à l'accident du réacteur de Tchernobyl ; cf. Bernard Bonin, *ibid.*, pp.87-104. Et les interventions de Jean-Claude Arthus et d'Anne Flury-Hérad, de la Direction des Sciences du vivant au CEA, lors du quatrième colloque *Nucléaire et santé*, Paris, janvier 2001.
113. Cf. Marie-Noëlle Sicard, « Pratiques journalistiques et enjeux de la communication scientifique et technique », *Hermès, Sciences et médias*, n°21, 1997, p.150 ; Jacques Le Bohec, *op. cit.*, p.188 ; Pierre Bourdieu, *Sur la télévision*, Paris, Liber-Raisons d'agir, 1996, p.15, en particulier l'analyse du rôle de l'animateur de « La Marche du siècle », *ibid.*, pp.33 et s. ; Edgar Morin, *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995 ; Sylvie Moirand « Formes discursives dans la diffusion des savoirs dans les médias », *Hermès, Sciences et médias*, n°21, 1997, pp.33-44 ; Louis-Jean Boë et Pascal Iranzo, « L'affaire du Katalavox, une affaire scientifique par conférences de presse », *Les Cahiers du journalisme*, n°3, juin 1997, p.55... et notre propre synthèse, « L'hypothèse d'une stratégie de suppléance des journalistes », in *Ce nucléaire...*, en particulier pp.208-215.
114. Cf. Patrick Champagne, intervention au colloque *Le traitement journalistique de la complexité*, Groupe de réflexion du Centre de recherche de l'École Supérieure de Journalisme, Lille, 18 octobre 1996.
115. Sylvie Moirand parle « d'apparence d'explication scientifique » ; cf. Sylvie Moirand, *loc. cit.*, p.41.
116. Cf. Louis-Jean Boë et Pascal Iranzo, *loc. cit.*, p.55.
117. Cf. Marie-Noëlle Sicard, *loc. cit.*, p.150 ; Béatrice Casanova, *loc. cit.*, pp.160-167...
118. Cf. l'interview de l'auteur, *loc. cit.*
119. Cf. Patrick Charaudeau, *op. cit.*, p.16 et pp.20-22.
120. Cf. la typologie établie par Suzanne de Cheveigné, « La science médiatisée : le discours des publics », *Hermès, "Sciences et médias"*, n°21, 1997, pp.98 et s.
121. Cf. Patrick Charaudeau, *loc. cit.*, p.74.
122. Cf. *Ce nucléaire...*, pp.373-430. Bernard Delforce et Jacques Noyer ont émis en ce sens un avertissement pertinent : « Les tentatives – légitimes – de modélisation des processus en œuvre dans l'opération de médiatisation conduisent souvent le chercheur vers une pente formalisante qui peut excéder ce qu'il est capable de mobiliser comme cas concrets à l'appui de

HISTORICITÉ, SCIENTIFICITÉ ET DIDACTICITÉ DU DISCOURS D'INFORMATION MÉDIATIQUE ?

cette modélisation, ou globaliser avec excès ce qui, dans le fonctionnement médiatique, est loin d'être aussi homogène qu'on voudrait bien le dire » ; Cf. Bernard Delforce, Jacques Noyer, « Constructivisme et discoursivité sociale »..., pp. 35-36.

123. Cf. la typologie des genres de péri-récits dans le discours météo des journalistes à la télévision, établie par Frédéric Antoine, « Les péri-récits de la météo radiotélévisée », *Sciences de la société*, "La médiatisation de l'information scientifique", n°41, mai 1997, pp.107-124 et notre propre développement in *Ce nucléaire qu'on nous montre...*, pp.371-372.
124. Cf. Marie-Noëlle Sicard, « Les médias à l'épreuve des crises technologiques »..., p.139.
125. Cf. Dominique Wolton, « De la vulgarisation à la communication », *Hermès*, "Science et médias", n°21, 1997, p.12.
126. Cf. Pierre Minet, « Le contrat de lecture dans les journaux télévisés belges : comparaison entre sciences et football », *Hermès*, "Science et médias", n°21, 1997, pp.223-232 et notre travail, « Le débat sur les énergies, révélateur des contrats de lecture », in *Ce nucléaire...*, pp.412-419.
127. Cf. Patrick Charaudeau, « La médiatisation... », p. 80.
128. Cf. Dominique Wolton, « De la vulgarisation à la communication »..., p.11.
129. Cf. *Ce nucléaire...*, pp.544-552.
130. Rappelons encore qu'à côté de la presse institutionnalisée, existe aussi une presse dite « alternative » ; cf. « La presse "alternative" connaît un nouvel engouement », *Le Monde*, 6 septembre 2002.
131. Cf. Bernard Delforce et Jacques Noyer, « Constructivisme et discoursivité sociale », *Études de communication*, "La médiatisation des problèmes publics"..., pp.24-25.
132. Cf. nos propres développements in *Ce nucléaire qu'on nous montre...*, pp.373-440. Et parmi de nombreux autres, Suzanne de Cheveigné considère que, « seules des différences à l'intérieur d'un univers de discours donné sont susceptibles d'avoir un sens », cf. *L'environnement dans les journaux télévisés, médiateurs et visions du monde*, Paris, CNRS éditions (coll. "CNRS Communication"), 2000, p.34.
133. Le marronnier caractérise l'article récurrent, rituel, (la rentrée des classes, les soldes, le 11 novembre, Noël, l'arrivée du printemps, le 1^{er} mai, le départ des juilletistes, le 14 juillet, le chassé-croisé avec les aoûtistes, le 15 août, etc.), que chaque rédacteur -stagiaire connaît bien, pour être souvent commis d'office à sa rédaction, généralement laborieuse.
134. Cf. Michel Mathien, « Essai de représentation globale de la complexité de l'activité médiatique », *Les Cahiers du journalisme*, n°10, printemps-été 2002, p.220.
135. Les médias constituent même le seul lieu où les représentations peuvent exister ; cf. Marie-Noëlle Sicard, *loc. cit.*, p.134.
136. Cf. Marie-Noëlle Sicard, *ibid.*, p.132.
137. Cf. Patrick Charaudeau, « La médiatisation... », p. 79.
138. Cf. Patrick Charaudeau, *ibid.*, p.79.
139. Cf. Frédéric Antoine, « Les péri-récits de la météo radiotélévisée »..., p. 122.

140. Yves de La Haye avait notamment prévenu contre ce risque, identifié comme « un obstacle épistémologique de taille » ; cf. Yves de La Haye, *Journalisme, mode d'emploi*, Paris, Ellug et La pensée sauvage, 1995, p.76.
141. Telle est déjà la recommandation d'Éliséo Véron dès la présentation de son travail qui avait montré comment l'événement journalistique consacre d'abord une construction ; cf. *Construire...*, p.7.
142. Cf. Thomas Samuel Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques (The structure of scientific revolutions, 1962)*, Paris, Flammarion, 1987.
143. Cf. Frédéric Antoine, *loc. cit.*, p.122.
144. Cf. Marie-Noëlle Sicard, « Les médias à l'épreuve des crises technologiques »..., p. 132.
145. Rupture de la membrane de sécurité d'une valve de contrôle de la pression de la vapeur ; cf. Éliséo Véron, *op. cit.*, p.173 et *Ce nucléaire...*, p.289.
146. Cf. Éliséo Véron, *op. cit.*, p.7.
147. Un débat national a ainsi été lancé, du 18 mars au 24 mai 2003 dans cinq grandes métropoles françaises (Paris, Strasbourg, Nice, Bordeaux, Rennes) pour « informer les Français sur les enjeux liés aux questions énergétiques » et dont les conclusions devraient être prises en considération pour arrêter les choix énergétiques du pays pour les trente années à venir, comme l'a promis la ministre déléguée à l'Industrie Nicole Fontaine ; cf. « Débat sur les énergies : les écologistes optent pour la confrontation », AFP, 4 mars 2003.
148. Michel Mathien interroge ainsi : de quelle science les médias parlent-ils ? de la science qui se fait ? de celle qui se montre ? de celle qui se construit avec l'actualité journalistique, différente de l'actualité des laboratoires ? ; cf. l'intervention de l'auteur au colloque *La communication de l'information scientifique, Ethique du journalisme, démocratie locale, stratégies des organisations*, Montpellier, 4 et 5 mai 2001. Cf. également Michel Mathien, *Les journalistes*, PUF, 1995, (Coll. "Que sais-je ?").
149. Patrick Champagne prend ainsi acte des énormes pressions subies par les rédacteurs qui couvrent le nucléaire, pressions exercées tant par les antinucléaires que par les pronucléaires ; cf. l'intervention de l'auteur au colloque de Montpellier, *La communication de l'information scientifique...*
150. Cf. *Ce nucléaire...*, pp.62-97.
151. Cf. Bernard Delforce, Jacques Noyer, « Constructivisme et discoursivité sociale »..., pp.15-16.
152. Ce que Gans appelle le *tug-of-war*, ou « lutte acharnée » ; cité par Grégory Derville, *loc. cit.*, p.624.
153. Cf. Denis Ruellan, « Une médiation pour une médiatisation », *Hermès*, n° 21, 1997, p.145.
154. Cf. Bertrand Cabedoche, *Ce nucléaire...*, pp.265-266.
155. Cf. Harvey Molotch, Marylin Lester, « Informer, une conduite délibérée de l'usage stratégique des événements », *Réseaux*, n°75, janvier-février 1996, pp.23-41.
156. Cf. Grégory Derville, *loc. cit.*, p.624.

HISTORICITÉ, SCIENTIFICITÉ ET DIDACTICITÉ DU DISCOURS D'INFORMATION MÉDIATIQUE ?

157. Cf. la définition de la médiatisation, reprise par Simone Bonnafous, « La médiatisation de la question immigrée », *Études de communication*, "La médiatisation des problèmes publics", n°22, décembre 1999, p.60.
158. Cf. Erik Neveu, « L'approche constructiviste des problèmes publics », *Études de communication*, "La médiatisation des problèmes publics", n°22, décembre 1999, p.53.
159. Cf. Suzanne de Cheveigné, « La science médiatisée... », p.105.
160. Cf. Vololona Rabeharisoa, « Science, politique et grand public. La médiatisation du risque climatique », *Sciences de la société*, "La médiatisation de l'information scientifique. Le cas de la météo", n°41, mai 1997, pp.19-39.
161. Cf. Vololona Rabeharisoa, *ibid.*, p.30 et notre propre développement, « La prise en compte des stratégies d'énonciation », in *Ce nucléaire...*, pp.431-439.